

République algérienne démocratique et populaire
Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique

Université de Ghardaïa
Faculté des lettres et des langues
Département de langue française



Mémoire de master
Pour l'obtention du diplôme de
Master de français
Spécialité : Littérature générale et comparée

Présenté par
Aïssa Yahia
Titre

Terre des hommes d'Antoine de Saint-Exupéry.

Une autobiographie humaniste.

Sous la direction de :

Dr. Salah Haddab

Évalué par :

Dr. Meryem Hammou

M. C.B

Université de Ghardaïa

Présidente

Dr. Salah Haddab

M. C.A

Université de Ghardaïa

Rapporteur

Pr. Zineb Ouled Ali

Professeur

Université de Ghardaïa

Examinatrice

Année universitaire : 2021/2022

Dédicaces
&
remerciements

Dédicaces

*À l'âme de mon père, à ma chère mère que j'aime,
À ma famille dorée, ma femme et mes enfants,
À mes chères enseignantes, mes enseignants de même
À toute personne ayant, la foi d'un enseignant,
Je dédie ce travail, aussi modeste qu'il soit,
Avec enchantement, décoré d'une belle soie.*

Remerciements

*Je dis : « Merci » à Dieu, Seigneur des univers,
De m'avoir honoré, d'un diplôme de master,
Cela ne peut se faire, sans la patience des as
Qui m'ont tant enseigné, et conseillé en classe.
Parmi ces professeurs, je cite mon Directeur,
Celui qui m'a guidé, aidé dans ce labeur,
C'est à travers ces vers, que je vous récompense,
En sachant que mes mots, ne peuvent m'offrir cette chance,
Si je n'en cite des noms, c'est que je fuis l'erreur,
Permettez-moi de dire : « Vous êtes tous mon bonheur ».*

Résumé :

Cette recherche est effectuée dans le cadre d'un mémoire de master en littérature. Elle porte comme titre « *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry. Une autobiographie humaniste ». L'étude du thème de l'humanisme dans cette œuvre s'est réalisée en deux axes principaux : le premier axe est consacré à l'auteur et son œuvre, où il a été question d'en dégager les indices touchant l'enfance et l'engagement de l'écrivain en rapport avec le thème, ainsi que la relation de l'homme avec la terre et la création. Le deuxième axe comporte les pensées de l'auteur, sa passion pour le désert, ses aventures autant que pilote de ligne, et le caractère humaniste et littéraire de cette autobiographie. L'étude vise à prouver l'existence d'un lien inhérent entre la vie de l'auteur et des indices historiques et littéraires dans cette œuvre.

Mots clefs : humanisme – autobiographie - terre – homme – littérature

ملخص :

تم إجراء هذا البحث في إطار تحضير مذكرة ماستر في الأدب، عنوانه "أرض الرجال لأنطوان دو سانتكزوبيري. سيرة ذاتية إنسانية". تمت دراسة موضوع الإنسانية في هذا العمل في محورين رئيسيين: خصص المحور الأول للمؤلف وكتابه، حيث تمت مناقشته لإبراز القرائن المتعلقة بطفولة الكاتب والتزامه فيما يتعلق بالموضوع، وكذا علاقة الإنسان بالأرض والخلق. فيما تضمن المحور الثاني أفكار المؤلف، وشغفه بالصحراء، وشمل مغامراته كطيار، والخاصية الإنسانية والأدبية لهذه السيرة الذاتية. تهدف الدراسة إلى إثبات وجود صلة متصلة بين حياة المؤلف وأدلة تاريخية وأدبية في هذا المؤلف.

كلمات مفتاحية : إنسانية – سيرة ذاتية – أرض – رجل – أدب

Abstract :

This research is being carried out as part of a master's thesis in literature. Its title is « *Land of men* by Antoine de Saint-Exupéry. An humanist autobiography ». The study of the theme of humanism in this writing has been examined in two main axes: the first axis is devoted to the author and his book, where it was discussed to identify the author's childhood clues and his commitment according to the theme, as well as man's relationship with the earth and creation. The second axis includes the author's thoughts, his passion for the desert, his adventures as an airline pilot, and the humanistic and literary character of this autobiography. The study aims to prove the existence of an inherent link between the life of the author and the historical and literary clues in this writing.

Keywords : humanism – autobiography – land – man – literature

Sommaire

Dédicaces & remerciements	
Résumés : français, arabe, anglais	
Sommaire	5
Introduction	7
CHAPITRE I : Antoine de Saint-Exupéry et son œuvre	11
1- L'enfance entre secrets et passions	12
2- L'engagement et l'itinéraire	20
3- La terre, l'humanité et la création	29
CHAPITRE II : Autobiographie humaniste	39
1- Réflexions et pensées	40
2- Le désert, de l'obsession à l'aventure	49
3- Humanisme, autobiographie et humanisme	59
Conclusion	69
Bibliographie et sitographie	73

Introduction

Introduction

En abordant la littérature, on se penche machinalement sur son aspect esthétique, alors qu'elle pourrait manifester d'autres figures que nous distinguons peu ou, que pour des raisons purement professionnelles, on les attribuent à des spécialistes dans ce domaine. Ce dernier domaine, qui se fractionne en plusieurs aspects et tendances, fait du texte littéraire sa matière première. De ce fait, l'homme voudrait laisser son empreinte dans le monde, en écrivant et en s'exprimant, témoignant ainsi d'un quotidien vécu, dans sa société ou dans un autre milieu donné et à une époque bien déterminée de l'Histoire. À partir de ce point, la littérature a connu une évolution en matière de son influence sur les autres domaines, touchant de près ou de loin la vie de l'homme. Avant, d'entamer cette influence, il est probablement préférable de rappeler que les genres littéraires partagent un point crucial et primordial représentant, sans doute, leur effet esthétique, et cela en les distinguant de tout autre écrit. Parmi ces genres, on peut citer l'autobiographie, qui, dans ses débuts n'a guère été valorisée et on a tant hésité à la classer en tant que genre littéraire, peut être que cela est dû à sa relation de faits réels, alors qu'un texte littéraire repose sur l'imagination. On peut rappeler qu'à travers l'Histoire, il s'est manifesté des autobiographies relatant les vies de certaines personnalités ayant contribué ou laissé leurs traces comme as dans un domaine particulier ou en étant des pionniers dans un tournant de l'Histoire humaine.

Parmi ces œuvres, on peut prendre, à titre illustratif et en même temps pragmatique cette œuvre *Terres des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry qu'on considère autant qu'une autobiographie. Une affirmation, que nous essayerons de prouver à travers notre recherche. Cette recherche rendra compte parallèlement de la présence d'éléments qui situent la dite œuvre dans ce genre littéraire d'une part, et d'autres idées essentielles qui reflètent la présence de messages pour l'homme, d'autre part. Des messages qui dévoilent certaines vérités dissimulées et en découvrent d'autres, encore, ignorées. Ces vérités ne pourraient être que des valeurs humanistes faisant de l'homme un être à part. Un être donnant sens à sa vie, à celle d'autrui et allant même jusqu'à la valorisation de la planète toute entière avec tous ses aspects naturels : terrestres, maritimes et aériens.

Ces vérités dissimulées seraient à l'origine de l'exclusion de l'homme de son frère l'homme, et tout ce qui en résulte de situations sociopolitiques mêlées de relations tendues ou de conflits, d'où les droits de celui-ci ont été anéantis. Parmi ces

droits, on cite la liberté (l'esclavage), la paix (la guerre d'Espagne), la dignité (les Polonais refoulés de la France) et d'autres qui sont primordiaux pour une vie saine et sereine.

Concernant les vérités ignorées, elles pourraient représenter des valeurs qu'on découvre chez autrui, témoignant de leur conduite qualifiée d'humaniste. On peut citer dans cet ouvrage, à titre indicatif, le respect des pilotes entre eux, le dévouement de Mermoz pour son métier, la tendresse de l'esclave Bark vis-à-vis de ses brebis, le courage de Guillaumet, la bonté du Bédouin, l'hospitalité de l'hôte argentin et entre autre l'esprit humaniste de Saint-Exupéry, dont on s'est inspiré pour notre recherche.

Cette recherche se focalisera sur le thème de l'humanisme dans cette œuvre, ce qui nous amènera à avancer à travers notre analyse le caractère humaniste de celle-ci tout en abordant des points intermédiaires qui nous serviront de relais. Une recherche qui comprendra plusieurs angles de réflexions sur lesquels nous nous baserons. Ces angles viseront l'impact de l'enfance, l'engagement et l'itinéraire de l'auteur sur son œuvre, d'un côté et les valeurs humanistes et le caractère autobiographique et littéraire de l'œuvre de l'autre côté.

Et les raisons qui nous ont poussé à choisir ce thème sont : en premier lieu, le contexte social actuel où vit l'humanité, caractérisé par une sorte de dévêtissement de l'homme de ces valeurs humaines et où règne et domine des technologies. Celles-ci ont rendu la vie de celui-ci, spirituellement, frêle et affaiblie, en rayant relativement chez lui, la pensée humaniste tout en la substituant d'une autre matérialiste. En deuxième lieu, c'est le contexte politique actuel, caractérisé par une rivalité entre certains pays dans certaines régions du monde, qui a engendré des conflits entre des nations entraînant ainsi des crises humanitaires où se manifestent l'insécurité, la famine et la maladie.

Pour mieux cerner notre thème, nous déterminerons des axes de réflexions, comme déjà évoqué ci-dessus, qui guideront notre recherche et toucherons ainsi de près des points contribuant à éclairer de différents angles de la vie de l'auteur et de son œuvre en rapport avec ce sujet. Un sujet qui nous a motivé de par l'œuvre en question qui comprend des valeurs humanistes et de son écrivain qui a vécu dans un contexte de guerre, ce qui a rendu son écrit authentique, témoignant d'un tournant dans l'Histoire humaine tout en primant la valorisation de l'homme.

Pour mener cette recherche, on s'est posé la question sur l'existence, à travers cette œuvre, d'un lien inhérent entre l'expérience de l'auteur et des éléments

historiques et littéraires le prouvant. Notre hypothèse, répondant à cette problématique, se résume ainsi : Dans la perspective d'une autobiographie humaniste, l'œuvre de Saint-Exupéry prouverait un rapport étroit entre la vie de l'auteur et son expérience et cela au biais des indices historiques et littéraires. Du coup, les questions qu'on se pose pour aboutir ainsi à affirmer cette hypothèse ou l'infirmer résument les axes de notre fil conducteur. Nous pouvons les formuler comme suit : Comment l'enfance de l'auteur influe-t-elle sur sa personnalité ? Quel est l'impact de l'engagement de l'auteur sur son itinéraire ? Quel est le lien unissant l'homme à son similaire, à la terre et à la création ? Quelles sont les pensées de l'auteur dans l'œuvre ? Quel est le rapport entre la passion de l'auteur pour le désert et son expérience personnelle ? Peut-on affirmer le lien entre l'humanisme et la littérature dans cette œuvre ?

Pour répondre à ces questions, nous opterons pour une lecture analytique linéaire, par laquelle, nous relèverons à travers les huit chapitres de l'œuvre, les idées sur lesquelles pivote cette méthode d'analyse. Ainsi, nous nous pencherons sur ces points d'analyse en divisant le travail en deux chapitres : le premier chapitre sera consacré à l'étude des points qui se convergent sur la vie de l'écrivain et son œuvre. De cette manière, il répondra aux questions qui touchent l'enfance de l'auteur et la relation liant l'homme et son frère l'homme, la terre et la création, en passant par des faits montrant son engagement dans son itinéraire professionnel et personnel. Quant au deuxième chapitre, il sera consacré à l'étude du caractère humaniste de cette œuvre. Il répondra aux questions sur les pensées de l'auteur et sa passion pour le désert, et le rapport entre l'humanisme et la littérature existant dans cette œuvre.

Cette recherche, qu'on effectuera en suivant une méthode analytique, comptera , d'abord, des points de repères linguistiques qui nous révéleront la présence des valeurs humanistes, éléments essentiels de notre études, dans l'œuvre. Ensuite, on procédera à cerner toutes les idées en rapport avec le thème de cette recherche, impliquant, ainsi l'auteur tout en mettant en évidence des passages, dans l'œuvre, prouvant cette implication. Enfin, nous essayerons de prouver que *Terre des hommes* est une autobiographie, et notre source de référence pour cela, ce sera *Le Pacte Autobiographique* de Philippe Lejeune, éditions 1975. Cette démonstration sera accompagnée d'une mise en lumière sur son aspect humaniste.

Les objectifs de cette recherche se divisent entre littéraire et personnel. Ainsi, pour celui émanant de la littérature, on vise à prouver que la littérature n'est pas seulement un écrit qui divertit, mais il peut contenir des messages pour l'homme. Quant à celui qui relève de nos convictions personnelles, nous comptons arriver par cette étude à démontrer qu'à travers une autobiographie, on peut distinguer l'effet de l'Histoire, avec tous ses aspects sociopolitiques et économiques, sur l'écrit d'un auteur. Ces objectifs s'étaleront sur l'idée qu'on peut, à travers nos expériences personnelles, transmettre des messages pour l'humanité. Ces messages préserveront celle-ci de refaire les mêmes erreurs dont on a évoquées dans des écrits personnels, ici le cas de l'autobiographie qui demeure personnelle pour son auteur.

CHAPITRE I :

Antoine de Saint-Exupéry et son œuvre

1- L'enfance, entre secrets et passions :

Si on jette un coup d'œil sur l'enfance de l'auteur et précisément ses premières années, on comprend pourquoi il a été plus attaché à sa mère. D'abord, à la suite du décès de son père, sa mère a pris le défi d'éduquer ses cinq enfants, seule et sans l'aide de personne. Elle l'a instruit, en l'inscrivant dans des écoles de renommé même si cela lui a coûté de travailler péniblement pour couvrir les frais de sa scolarité.

Ainsi, Saint-Exupéry a évoqué une de ses éloges à sa mère dans cette œuvre, tout en mettant la lumière sur la droiture d'une femme, en parlant de ses tâches quotidiennes où elle manifeste son sacrifice et son dévouement pour ses enfants. L'auteur lui exprime sa reconnaissance « Ah ! je te dois bien une page » (p.52). Et afin de montrer sa vénération continuelle à elle, il l'appelle « mademoiselle » (p.52) en se rappelant de ses souvenirs d'enfance. Un regard de respect pour elle associé à un comportement enfantin immuable confirmé par sa mère « Je n'avais guère changé, disais-tu » (p.52).

Pour l'auteur, raconter un souvenir vécu avec sa mère ou ses deux sœurs, pèse et relève de sa reconnaissance due à celles qui l'ont chéri enfant, et respecté adulte. Une des scènes vécues avec ses deux sœurs, dans son enfance, est celle de ce jeu où celles-ci évaluaient leurs invités, avec lesquels elles partagent un dîner pour la première fois, en leur attribuant des notes, dès que ceux-ci commençaient à parler. Un jeu qui l'a amusé petit, et l'a gêné adulte lorsqu'il devient à son tour invité chez un paysan argentin : « Mon expérience de ce jeu me troublait un peu » (p.57). Ce trouble ressenti sur la table de dîner, en face des deux filles de son hôte, après tant d'années de cette expérience, montre l'influence de ses souvenirs d'enfance sur son vécu : « Et j'étais d'autant plus gêné de sentir mes juges si avertis » (p.57), qualifiants ainsi, ces filles de juges.

De même, quand il s'est assis dans le train transportant des Polonais, regardant de près un bébé, il manifeste son émerveillement de la beauté de celui-ci, et des secrets qu'il puisse dissimuler : « voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie. » (p. 154-155), en faisant allusion à son enfance, à ce qu'elle lui promettait de devenir (pilote et écrivain), il cite l'exemple de Mozart qui a connu sa gloire comme musicien, après avoir passé une enfance difficile : « Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. » (p. 155),

la même machine (les contraintes affrontées) qui a marqué l'auteur dans son enfance, quand il a perdu son père à l'âge de quatre ans.

Quand Saint-Exupéry a été désigné pour effectuer son premier voyage vers l'Espagne, il a veillé chez Guillaumet, son camarade, pour qu'il l'enseigne sur l'Espagne et avec qui il a retrouvé « la paix du collègue » (p. 8), ainsi, il nous dévoile via cette expression un secret, celui de son caractère studieux. Une révélation qu'on peut relever dans son œuvre *Pilote de guerre* où il exprime son enchantement entre ses camarades de classe au collège : « Je résous avec patience mon problème de géométrie. » (*Pilote de guerre*, Saint-Exupéry, p.5), ce qui nous montre sa passion manifestée à la géométrie et les mathématiques dès l'âge enfantin. Une passion qui l'accompagne jusqu'à l'âge adulte, comme on peut le remarquer dans ce passage où il décrit des plateaux sahariens : « des plateaux en forme de troncs de cône dont la largeur varie de quelques centaines de pas à une trentaine de kilomètres » (p.47).

Ainsi, en évoquant son enfance dans l'œuvre, Saint-Exupéry se souvient de sa maison d'enfance. Abandonné à sa mémoire, échoué dans une région désertique, il témoigne : « ...j'étais l'enfant de cette maison, plein du souvenir de ses odeurs, plein de la fraîcheur de ses vestibules, plein des voix qui l'avaient animée. Et jusqu'au chant des grenouilles dans les mares qui venait ici me rejoindre » (P ; 51). Enfant, il aimait son milieu familial où régnait l'amour et la sérénité, comme on peut le constater par son attribution de « enfant de cette maison » et par l'emploi de « fraîcheur » et « odeurs », une satisfaction éprouvée accompagnée des voix de sa mère, son frère et ses trois sœurs. On trouve même le chant des grenouilles qui l'enchantait, enfant et adulte. Puis, il se rappelle des armoires disposées au rangement du linge : « Elles (les armoires) s'entrouvraient sur des piles de draps blancs comme neige. » (p. 51), ainsi l'auteur nous fait part du soin porté à la maison par sa mère et au linge en particulier. Un soin manifesté par son désenchantement à chaque usure de celui-ci : « Ah ! mon Dieu, quel malheur » (p. 52), un affolement qui vaut un temps à consacrer pour refaire ce qui était défait, ou toute autre tâche pénible, tel que le montre cette expression « se brûler les yeux sous quelque lampe » en faisant allusion à sa veillée dans des travaux de couture, et à son dévouement pour cela. Et le même souci ressenti quand l'auteur, enfant, trouvait ses chemises ou rentrait à la maison avec des genoux égratignés : « ...et je m'écorchais aux genoux ; puis je revenais à la maison pour me faire panser, comme ce soir. » (p. 52), revenir à la maison où il

trouvait son refuge et l'apaisement de ses douleurs. La même sensation d'apaisement que l'auteur, adulte, cherche dans sa mère, mais pour parler de ses aventures vécues, non pas à la maison, mais ramenées de différents endroits dans le monde. Et il évoque une autre phrase de sa mère « Bien sûr, me disais-tu, les garçons courent, se rompent les os, et se croient très forts. », une révélation témoignant les caractères courageux et aventureux de Saint-Exupéry, enfant, deux traits qui l'ont accompagné jusqu'à sa maturité, en pensant à ses diverses aventures et particulièrement à son échec dans le désert libyen en 1935, un épisode que nous évoquerons dans la deuxième partie de ce chapitre.

Parmi ses aventures enfantines, on peut citer celle racontée par sa mère, dans un témoignage, en 1961, diffusé par l'INA : « ...on avait demandé à un vieux gouvernant de fabriquer une voile avec un bras de ligne, on avait fixé cette voile à la bicyclette et on s'est lancé à toute allure vers la fin du parc. Il paraît qu'au bout du parc, la bicyclette s'est envolée dans les airs et c'était sa première expérience d'aviation » (<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/cab00035131/centenaire-de-saint-exupery-et-l-heritage-de-sa-liberte>), une expérience qui nous révèle sa passion pour l'aviation dès son bas âge. Et selon un autre témoignage de son petit-neveu Frédéric d'Agay, sur un trait enfantin de l'auteur : « Le Petit Prince est son âme pure » (<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/cab00035131/centenaire-de-saint-exupery-et-l-heritage-de-sa-liberte>), une autre révélation de son caractère aventureux et sa représentation dans *Le Petit Prince*. Ces aventures se déroulaient dans un parc où, l'auteur, enfant, passait ses moments de distraction avec son frère et ses sœurs dont il se souvient dans l'œuvre. Dans ce parc, qualifié de « sombre » et de « doré », l'auteur nous partage ses pensées enfantines sur ce lieu non exploré entièrement : « ...du royaume sans limites que nous tirions de ce kilomètre carré jamais entièrement connu, jamais entièrement fouillé. » (p. 90), ce milieu de jeux non délimité indique son horizon vaste pour la vie, et son caractère explorateur. Et en plus, il contient d'autres secrets non découverts encore. C'est comme si, sa nostalgie l'emmène à revisiter ce lieu auquel il porte un intérêt particulier et lui rendre hommage : « Nous formions une civilisation close, où les pas avaient un goût, où les choses avaient un sens qui n'étaient permis dans aucune autre. » (p. 90), ce « nous » inclusif de l'auteur nous illumine sur sa relation étroite avec ses compagnons de jeu, en formant un univers propre à eux où tout révèle beauté d'âme et méditation spécifiques à lui. Cet univers clos géographiquement mais ouvert spirituellement par leur songes. Des songes qui

s'évaporent avec le temps, en grandissant : « Que reste-t-il lorsque, devenu homme, on vit sous d'autres lois, du parc plein d'ombre de l'enfance, magique, glacé, brûlant... » (p. 90) faisant ainsi allusion aux transformations qu'a connues la France politiquement, socialement et économiquement, l'auteur s'interroge sur le sort de son parc d'enfance avec ses paysages merveilleux, son hiver glacial et son été chaleureux. Et pour faire apparaître la différence entre un passé glorieux du parc et un présent disgracieux, l'auteur nous fait son constat : «...dont maintenant, lorsque l'on y revient, on longe avec une sorte de désespoir, de l'extérieur, le petit mur de pierres grises, s'étonnant de trouver fermée dans une enceinte aussi étroite, une province dont on avait fait son infini... » (p. 90), insatisfait de l'état actuel du parc, Saint-Exupéry, désespéré, surpris par cet enfermement, exprime sa glorification de cet endroit où se sent absorbé par le jeu : «...c'est dans le jeu, et non dans le parc, qu'il faudrait rentrer. » (p. 90).

Effectivement, il est rentré dans le jeu de la vie, et ce qui marquerait de près cette rentrée serait probablement la mort de son frère cadet François, en 1917, l'année même où il a obtenu son baccalauréat (*Vol de nuit*, Antoine de Saint-Exupéry, biographie de l'auteur). Cette mort évoquée dans cette œuvre, n'est qu'une résolution de l'auteur de son accompagnement quotidien de l'homme : «...ce qui donne sens à la vie donne sens à la mort » (p. 150). Son frère l'a quitté par sa chair, mais son esprit fraternel demeurait en lui : « Tu es le frère bien-aimé. » (p.134), une réflexion de l'auteur, en remerciant ainsi le Bédouin qui l'a sauvé en Libye, lors de son errance en 1935. Peut-être même cette présence ressentie de l'âme du défunt François, nous révèle son éducation religieuse chez les marianistes en Suisse dans un collège à Fribourg (*Vol de nuit*, Antoine de Saint-Exupéry, biographie de l'auteur). Dans la même réflexion, on pourrait déceler quelques pensées de l'auteur qui l'étaye, et ceci à travers des expressions dans cette œuvre telles que : « Malheureusement, mes phares trompe-l'œil m'avaient attiré Dieu sait où. » (p.19-20), en relatant les faits de son escale aventureux à Cisneros. Pour ainsi témoigner de sa croyance à « Dieu » et à sa maîtrise de l'univers. Une autre expression, est « Esprit » qui allusivement indique le Saint-Esprit, et cela dans la dernière phrase de cette œuvre : « Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme. » (p. 155), affirme une autre confiance religieuse de l'auteur.

Tout en évoquant son éducation, nous pouvons signaler son excellentement précoce en littérature et cela par son obtention du prix de narration pour l'une de ses

rédactions en 1914 (biographie de l'auteur dans *Vol de nuit*). Ce qui explique en quelque sorte sa vocation littéraire. Et en menant ses études, il fait la connaissance de Louise Vilmorin qui deviendra sa fiancée. Mais, sa décision d'entrer dans l'armée de l'air, après avoir subi un accident d'avion, lui vaudra la rupture de ses fiançailles avec celle-ci. Un épisode de sa vie, qui marquera ses écrits, et le mène à se révéler et à exprimer sa conviction personnelle vis-à-vis de l'amour et les relations qui s'en résultent, comme on pourrait le constater dans : « Car l'amour est plus grand que ce vent de paroles. » (*Pilote de guerre*, Saint-Exupéry, p.16), une affirmation pour expliquer son mépris à cet amour hypocrite fondé sur des discours de vantardise et d'exaltation. Et également, pour le passage suivant : « Ainsi, derrière ce visage aimable, ce crâne d'homme, il n'y avait rien eu, rien . Sinon, l'image de quelque sotte petite fille semblable à d'autres. » (p. 38), à partir de cette déduction, on détecte son désagrément avec ceux qui priment la parole et l'apparence dans leurs relations amoureuses. Ceci nous évoquerait, peut-être sa rencontre avec Consuelo Suncin avec laquelle il a partagé sa vie. Une vie caractérisée par la naïveté et l'innocence, deux traits qui ont marqué son enfance et sa maturité. Dans un document vidéo sur son œuvre *Le Petit Prince*, diffusé par l'INA, on explique : « Le Petit Prince rencontre le roi, la rose, l'ivrogne, toute une galerie de personnages chacun raconte l'absurde et le vice des grandes personnes...mis en lumière par la naïveté du Petit Prince. » (https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/s989020_001/le-petit-prince-des-generations-de-reflexion), et par le biais du héros, Saint-Exupéry transmet des traits humains, et en critique d'autres. Et selon le romancier français Pierre Schoendoerffer, dans la même source : « Le Petit Prince, c'est la nostalgie de l'innocence. », une nostalgie de son enfance voire de toute l'enfance du monde, vu le contexte de la guerre où cette dernière œuvre a été rédigée (1943).

Non pas loin de ce conte et de ce qui comprend de personnages fictifs, l'auteur met en évidence son caractère fabuleux dans cette œuvre, en relatant sa visite d'une maison en Argentine, où il a été hébergé pour une nuit : « J'avais atterri dans un champ, et je ne savais point que j'allais vivre un conte de fées. » (p. 54), ce n'est qu'à travers cette vision chimérique du fait, qu'il a pu nous faire vivre son aventure nocturne dans ce lieu lointain du monde, tout en présentant des personnages réels. Cette présentation nous montre d'un angle, du moins restreint, que l'auteur exprime sa tendance littéraire et sa passion pour les contes de fées. Ce dernier mot a été utilisé pour désigner les deux filles de son hôte argentin. Ainsi, Saint-Exupéry, en décrivant

cette maison, il s'étonnait des objets occupant son salon, tout en s'interrogeant sur la contenance de ses greniers : « Que devaient être les greniers, quand le salon déjà contenait les richesses d'un grenier ! » (p. 56), une description qui fait allusion à sa maison d'enfance et des pièces qu'elle comprenait d'une part, et de sa curiosité enfantine en parlant de « richesses » de ces greniers, d'autre part.

Une enfance pleine de jeux et d'amusements, n'a guère épargné l'auteur d'une sorte de misère dans son vécu saharien : « ...disposant de toute fortune d'une baraque adossée au fort espagnol, et dans cette baraque, d'une cuvette, d'un broc d'eau salée, d'un lit trop court... » (p. 78), pour ainsi nous déceler sa formation militaire à vivre et à supporter de telles conditions. Cette image du soldat dévoué a été représentée dans celle du sergent espagnol : « il dormait allongé sur un lit de fer, dans les décombres d'une cave. » et « Ainsi le sergent reposait-il, roulé en boule, sans forme humaine... » (p. 138), pour divulguer ses sens et esprit sacrificatoires qui lui ont servi d'appui dans sa jeunesse durant ses études internes et dans ses voyages de pilote de ligne qui durent dans le désert. En regardant le réveil de ce sergent, Saint-Exupéry le compare à celui de « l'enfant puni » (p. 139), dans un internat, qui met du temps à se réveiller, le dimanche, puisqu'il n'aura plus à se mettre devant un maître, ou un pupitre, en rêvant de s'amuser à la campagne. Mais, en se réveillant il se trouvera en face de sa réalité qui le prive de cette distraction. Cette distraction enfantine a été déclarée par l'auteur, en évoquant un sentiment d'abandon la veille de son premier voyage, au cours de sa promenade nocturne dans les rues, et en voyant les cadeaux de Noël exposés dans les vitrines des magasins : « ...et je goûtais l'ivresse orgueilleuse du renoncement. » (p. 10), renoncer à toute obligation qui le prive de ce désir, ainsi le déclare sa mère dans un enregistrement, que son fils Antoine éprouvait une grande joie quand il a été choisi pour porter la paille pour son premier Noël à la crèche (<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/audio/phd94035015/marie-de-saint-exupery-sur-les-noel-de-son-fils>).

Une joie enfantine dépourvue, cependant de la présence d'un père le soutenant et l'encourageant. Un manque qui a incité l'écrivain à valoriser l'image de ce pilier manquant : « Un corps plié dans l'inconfortable sommeil, emprisonné dans les vêtements de travail, fait de bosses et de creux. » (p. 153-154), une description de ce père polonais expliquant la dégradation de ses états moral et physique par le travail pénible et continu. Une sorte de vénération exprimée, à travers cet immigrant, à son père décédé. Néanmoins, l'auteur voudrait mettre à l'évidence sa fierté de se valoir

lui-même, sans se subordonner à qui que ce soit, et sa résolution aux difficultés de la vie. Une idée transmise via Bark : « Il ne disait pas “ Je suis Mohammed ben Lhaoussin ”, mais “Je m’appelais Mohammed” » (p. 83), une fermeté de celui-ci qui lui procure ce courage à retrouver un jour sa liberté. Ce sentiment d’orgueil est nourri de ses souvenirs d’enfance, avec lesquels il noue une relation d’existence et de valorisation de soi. Cette sensation est mise en exergue, à travers le même esclave : « Parfois, dans le silence de la nuit, tous ses souvenirs lui étaient rendus, avec la plénitude d’un chant d’enfance » (p. 83), un chant qui console un enfant malheureux et lui rend son enthousiasme et son innocente joie. En évoquant le chant, Saint-Exupéry divulgue sa passion pour la musique en parlant des Allemands qui valorisent la naissance de Beethoven, ou du compositeur autrichien Mozart en exprimant son désenchantement de la situation désastreuse dont l’humanité souffre : « Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C’est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné » (p. 155), c’est pour élucider encore l’idée de la vocation, qui une fois soutenue et renforcée, guide son propriétaire vers une vie, en quelque sorte, équilibrée et forme sa personnalité avec une certaine détermination.

Cette formation qui se constitue d’un savoir savant et d’un autre acquis de son entourage familial et social. C’est à partir de ce dernier qu’on pourrait distinguer son influence sur la pensée de l’auteur, et on cite l’évocation de la vie paysanne dans plusieurs passages dans cette œuvre. Cela aurait dû être à la nature de la région de l’Ain où Saint-Exupéry a passé une période de son enfance, chez l’une de ses tantes (biographie de l’auteur dans *Vol de nuit*), et cette région est connue par sa population essentiellement agricole (Dictionnaire encyclopédique, *Auzou*, édition 2005). Nous pouvons citer, pour étayer cette idée, l’exemple suivant : « ...je me rappelais une vraie mort d’homme. Celle d’un jardinier, qui me disait : « “ Vous savez [...] parfois je suis quand je bêchais [...]” Il laissait une terre en friche » (p. 38), où l’écrivain témoigne de son côtoiement des jardiniers et de sa reconnaissance à l’héritage important légué à leur concitoyens. Dans le même contexte, on peut enchaîner sur la mise en évidence de l’élevage évoqué en maintes fois par l’auteur dans cette œuvre, et surtout l’espèce ovine qui caractérise la région du Var (Dictionnaire encyclopédique, *Auzou*, édition 2005) où l’auteur, enfant, a passé une période chez sa grand-mère maternelle (biographie de l’auteur dans *Vol de nuit*). Cette évocation concerne en particulier Bark et son métier de berger. Son enfance alternée entre les deux régions a

muni l'auteur d'une certaine souplesse quant à son adaptation avec des milieux différents du sien, comme on pourrait le remarquer dans son utilisation de mots arabes tels que « caïds »(p. 79), « méhara » (p. 80) et « babouches » (p. 89) et son explication de la manière dont vivent les gazelles dans le Sahara, comme nous l'évoquerons dans le point d'analyse suivant sur son engagement. Cette adaptation à ce milieu différent pourrait être un élément essentiel de sa passion éprouvée pour le désert et par conséquent aux contes arabes et orientales, comme cette image métaphorique du « Sultan des Mille et une Nuits » avec ses captives qui « une à une, s'éteignaient à l'aube dans ses bras » (p. 91), quand il compare cette scène avec celle des « insectes qui perdent leur couleurs une fois pris dans le piège des mains tièdes » (p. 90) et une autre image dont l'auteur s'est inspiré de ces contes est celle de « Ali-Baba et ses trésors » (p. 115) pour éclaircir ainsi l'importance des « puits permanents » dans ses mirages au désert. Des images adaptées au contexte saharien et témoignent d'un engagement formel dans sa vie personnel et professionnelle.

2- L'engagement et l'itinéraire :

En 1926, Saint-Exupéry est entré à la Société Latécoère qui assure le transport du courrier de la France vers des pays africains et latino-américains. Avant son engagement dans ces lignes, il a passé un test de confirmation « avant d'avoir l'honneur de piloter la poste » (p. 5), cet honneur ressenti par l'auteur nous renseigne sur son respect porté à ce métier et à la tâche dont il est destiné à accomplir (livraison du courrier). C'est grâce à ce rapport fixe que l'auteur n'avait pas peur d'un écrasement, malgré la fragilité des moteurs à cette époque : « Les moteurs, à cette époque-là, n'offraient point la sécurité qu'offrent les moteurs d'aujourd'hui. » (p. 6), ce qui montre sa fermeté quant au choix de ce métier. Une fermeté, cependant mêlée à une hésitation et qui s'est révélée la veille de son premier voyage, où il a été initié par son ami Guillaumet. Ce dernier lui ôtait le voile sur l'Espagne, et de tous les dangers qu'elle représentait par ses zones montagneuses et rocheuses. Puis l'écrivain, en quittant son initiateur, divulgue sa serviabilité à ces passants inconnus dans les rues, et cela en transportant, à leur insu, leurs courriers chargés de leurs secrets. Un geste comparé à une « sollicitude » : « ...je faisais parmi eux des pas protecteurs, mais ils ne savaient rien de ma sollicitude » (p. 10), convaincu de protéger ainsi leurs vies privées et les soucis qu'elles pourraient contenir.

Une conviction qui ne se mue guère, même si des responsables dans cette compagnie lui reproche une erreur ou une fausse manœuvre de son appareil, et c'est le cas de l'auteur et de son radiotélégraphiste Néri, quand un représentant de l'État, à Casablanca, lui envoie un message de reproche pour avoir « viré trop près des hangars » (p. 18) et malgré ce comportement, l'auteur et son compagnon étaient contents, car ils se sentaient « les maîtres » puisqu'ils étaient sûrs de l'accomplissement de leur mission loin de toutes considérations politiques, c'est ce qui est déclaré par son ami Néri : « Au lieu de s'amuser à des bêtises ils feraient mieux de nous ramener quelque part... » (p. 19), « ils » résumait pour lui tous les peuples du globe, avec leurs parlements, leurs sénats, leurs marines, leurs armées et leurs empereurs » (p. 19), une dévalorisation claire des politiques, qui n'apprécient point les efforts de ceux qui courent des dangers voire celui de la mort afin d'accomplir leurs tâches convenablement.

Cependant, il rend hommage à tous ceux qui les ont aidé ou soutenu, lui et Néri, lors de leur embarras, et comment toutes les voix émises des escales ont réagi

pour les sauver en alertant leurs camarades : « Chaleur inutile, mais chaleur quand même. Conseils stériles, mais tellement tendres » (p. 20), cette chaleur éprouvée par ces réactions ne changent nullement leur situation périlleuse, mais sa présence les rassurent. Et leurs conseils qui n'offrent guère de solutions sont encore significatifs et leur procure une tendresse renforçant leur confiance en soi. D'ailleurs cette assurance a été illustrée par celle de Mermoz qui, chargé d'étudier la zone séparant Buenos-Aires de Santiago, a manifesté une dure résistance en affrontant les Andes : « Mermoz s'engageait dans ces combats sans rien connaître de l'adversaire, sans savoir si l'on sort en vie de telles étreintes. » (p.23). En citant ces exploits, l'auteur nous fait part de sa fascination quant à l'engagement majestueux de son camarade, et par conséquent le sien. Ce qui révèle sa rigueur dans ce métier, tout en gardant sa simplicité et sa modestie. C'est d'ailleurs, une idée déjà évoquée dans ses œuvres, comme on peut le remarquer dans *Vol de nuit* en parlant de son camarade Fabien qui fait escale à San Julian, en Argentine, en transportant le courrier de Patagonie vers Buenos-Aires : « Fabien avait besoin de déposer les armes, de ressentir sa lourdeur et ses courbatures, on est riche aussi de ses misères, et d'être ici un homme simple, qui regarde par la fenêtre une vision désormais immuable » (*Vol de nuit*, Antoine de Saint-Exupéry, p.26).

Tout en analysant l'œuvre, nous avons constaté que des épisodes de la vie de l'auteur, comme nous citerons quelques-uns dans le prochain chapitre, rendent compte de certains traits de sa personnalité. Ces moments vécus dans des circonstances et lieux divers, ont montré son dévouement à son métier de pilote. Et comme toute profession, cela commence par une vocation dès le bas âge, et pour Saint-Exupéry, c'était en 1912, à l'âge de douze ans, pendant les grandes vacances où il a fait son premier baptême de l'air à Saint-Maurice-de-Remens à l'Ain (*Vol de nuit*, Antoine de Saint-Exupéry, biographie de l'auteur). L'un des passages qui ont marqué encore l'aspect de l'engagement de Saint-Exupéry, en pensées et en actes, la scène où il s'étonne du jugement de Moyane, le frère de Kamel, ses hôtes à Juby : « Moyane, immobile dans ses voiles bleus, aux plis de statue, me juge » (p.76) C'est de cette immobilité voilée et dépourvue d'âme « statue » que l'auteur s'indigne, une façon de manifester sa loyauté et son mépris à toute injustice. D'ailleurs, il a déclaré même qu'il avait représenté, un jour, l'espoir de l'esclave Bark, de retrouver sa liberté et d'être délivré ainsi de la capture des Maures : « je n'étais pas un homme semblable à

lui (Bark), mais une force à mettre en marche » (p.78). Cette prise de position vis-à-vis de la question de l'esclavage, en le dénonçant, non seulement par l'écriture mais aussi par l'acte (le rachat de Bark et sa libération), fait surgir la compassion de l'auteur avec ces esclaves et sa volonté de les aider, même si cela le mêle à des contraintes imprévues: « Et l'on me vendit Bark. Je l'enfermai à clef pour six jours dans notre baraque » (p.85), et cet enfermement n'est que pour sa sécurité, car s'il sort du territoire, les Maures l'auraient capturé et revendu à une autre tribu. Cependant, Saint-Exupéry et ses compagnons l'ont traité avec douceur et amabilité : « Il vécut dans notre baraque une douce captivité jusqu'à l'heure du départ » (p.85). Cela traduit le sens de la responsabilité de l'écrivain et de ses collègues, adopté tout au long de leur carrière professionnelle de pilotes, et qui, sans ce sentiment, ne peuvent mener cette tâche convenablement : la responsabilité d'un courrier à transmettre qui s'accompagne d'une âme libérée (Bark) à rendre aux siens en toute honnêteté et sécurité. Et cette aventure, avec tous les risques encourus, porte en elle l'engagement de Saint-Exupéry, et c'est l'expression «...creusant son premier sillage dans le monde » (p.89), qui explique encore cette importance donnée à l'existence de l'homme sur terre et à son rôle constructif et significatif mis en valeur par l'auteur.

Ce qui pousse l'homme à découvrir la vérité et à créer, c'est cette faim enracinée en lui et qui jaillit avec toutes ses fins. Selon l'auteur, notre ambition fait de nous des hommes engagés, et cela par la prise de conscience de nous-mêmes : « c'est que la genèse n'est pas achevée et qu'il nous faut prendre conscience de nous-mêmes et de l'univers » (p.152). Ce passage explique que chaque être humain pourrait se trouver une ligne directrice qui donnerait sens et valeur à son avenir. Ce dernier ne peut être qu'envisagé, puisque les imprévus nuisent parfois à la réalisation d'un rêve. C'est ce qui est arrivé à l'auteur durant son raid vers l'Indochine, où il s'est trouvé enfermé dans le désert libyen en compagnie de son mécanicien Prévot, à la suite d'un échec. Pourtant, il maîtrise le pilotage de son appareil : « Je balaie d'un coup d'œil mes cadrans : mes sujets sont obéissants, chaque aiguille est bien à sa place » (p.92). De plus, il mène son avion avec assurance et confiance en soi : « Je ne ressens aucune fatigue, il me semble que je piloterais ainsi pendant dix années » (p.95) et ce qui explique sa passion pour le pilotage en manifestant une sérénité constante, « je n'éprouve toujours aucune inquiétude » (p.99). Et il a également évoqué sa persévérance, quand il cherche une solution à un problème quelconque « je suis un homme qui fouille des cendres » (p.100). Cela met en exergue son espoir et son

attachement à la vie, et on peut prouver cette affirmation, par sa décision prise lors de leur échec lui et son compagnon Prévot : « Mais il ne faut pas abdiquer si vite. » (p.104) car abdiquer c'est manquer une chance d'être secouru ou trouver une issue qui vaut la vie.

Toujours dans le même évènement, et malgré la situation désastreuse dont il vivait, il manifeste sa vénération à sa femme « Je revois les yeux de ma femme. Je ne revois rien de plus que ces yeux » (p.108), et en employant l'adjectif démonstratif « ces », il incite les lecteurs à s'impliquer dans son imagination du regard de son épouse et à tout ce qu'il pourrait porter. Un regard s'interrogeant sur lui et sa disparition « Ils (ces yeux) interrogent » (p.108), mais d'autres regards encore, de ceux à qui il manquait, qui s'interrogent de son absence. Puis, il leur répond qu'il a fait ce qu'il avait pu ou ce que « nous avons pu » (109), assumant ainsi par le pronom « nous » sa responsabilité et celle de son mécanicien Prévot, un autre signe de son engagement dans ce métier à risques. En plus, il parle d'une préoccupation de leurs proches, qui devient la leur « Chaque fois que je revois ces yeux qui attendent, je ressens une brûlure » (p.109), et cette attente des siens qui l'inquiète et son rapport avec eux ne pourraient se confondre avec une simple relation familiale dans des circonstances optimales, dépourvue d'une telle ardeur. La raison pour laquelle, il ne peut rester immobile à attendre car son silence accentue l'embarras chez ses aimés voire les tue « Chaque seconde de silence assassine un peu ceux que j'aime » (p.109), ce qui l'a conduit à se révolter contre cette immuabilité où il attendait une mort inéluctable « pourquoi ces chaînes qui m'empêchent d'arriver à temps et de secourir ceux qui sombrent ? » (p.109). En s'interrogeant sur son sort et celui des siens, l'auteur exprime son espérance à briser cette passivité qui, malgré tout ce qu'il a fait pour s'en sortir, l'empêche d'avancer vers eux et de s'avancer vers la vie.

Un optimisme le caractérisant et qui soulève cet esprit de changer les réalités amères et de prendre décision et position « Nous sommes les sauveteurs ! » (p.109). Sauver de chers personnes, c'est sauver le monde. Conservant toujours sa persévérance, il marche tout droit au but, tout droit en cherchant du secours « S'il me plaît de marcher tout droit, à pas agiles, puisque je ne sens plus ma fatigue » (p.116), cela l'enchanté et lui procure espoir et volonté d'agir. Et si l'auteur a fait demi-tour, c'est pour retrouver Prévot, avec qui il partage cette aventure, et de qui il se soucie « Je disais à Prévot : - Point de mal ? ... » (p.101), juste après avoir sauté de la fenêtre arrachée, suite à l'écrasement de leur appareil. Et pour sauver ce monde, selon

l'auteur, il faut le connaître, et pour le connaître il faut subir des épreuves « Le monde dans lequel nous vivons, on ne peut pas le deviner si on l'on n'y est pas enfermé soi-même » (p.119) et parmi ces épreuves, l'emprisonnement qui prive l'homme de sa liberté voire sa dignité. La liberté de vivre et celle de prendre des décisions.

On cite à titre indicatif celle prise par l'auteur et son ami, une fois réunis de nouveau, de marcher tout droit jusqu'à succomber « Nous allons fuir ce plateau maudit, et marcher à grands pas, droit devant nous, jusqu'à la chute.» (p.120), s'inspirant ainsi de son ami Guillaumet qui, dans son échec aux Andes, courait vers les naufragés « Les naufragés sont ceux qui attendent ! Ceux que menace notre silence » (p.120). Une réflexion de l'auteur qui montre sa fermeté en matière des jugements. Il ne s'intéresse pas aux apparences, à vrai dire ce mot « naufragé » désigne une personne « qui a fait naufrage » (*Petit dictionnaire français, Larousse, Librairie Larousse, 1978*), alors que lui, l'interprète comme étant les siens qui les attendent tout inquiétés. Puisqu'on aborde l'itinéraire de l'écrivain, on cite en l'occurrence celui de cette marche vers l'inconnu où lui et son ami espèrent trouver du secours. Tout en délirant dans la nuit, l'auteur lance des appels en direction des lampes qu'il a vues de loin, mais en vain. Et en rejoignant son ami Prévot, il nous décrit comment sa colère envers lui (quand celui-ci s'est éloigné de l'auteur) s'est évaporée « Ah ! Ma colère tombe... » (p.124) quand Prévot a dit : « J'aurais tant voulu trouver à boire [...] vos lèvres sont tellement blanches ! » (p.124), un souci de celui-ci qui témoigne l'influence de l'engagement de l'auteur sur sa relation avec son ami. Un engagement qui le responsabilise sur son compagnon autant que sur son appareil et les courriers dont il contient.

Dans le passage qui suit, il exprime sa satisfaction pour le pilotage : « Moi je suis heureux dans mon métier » (p. 127), et afin de rassurer son lecteur sur la constance de sa situation, il ajoute « Dans le train de banlieue, je sens mon agonie bien autrement qu'ici ! ici, tout compte fait, quel luxe ! ... » (p. 127). Dans cette affirmation, l'auteur évoque son sentiment de paix lors d'une mission accomplie au moment de sa mort dans le désert. Un accomplissement qui l'évalue selon les critères de l'effort et du risque qui priment son métier : « Je ne regrette rien, j'ai joué, j'ai perdu » (p. 128). Une mort qui ne survient pas après avoir été secourus par un Bédouin qui les a désaltérés. Saint-Exupéry s'est reconnu en lui-même et a connu sa paix interne au moment où il a senti l'approche du trépas. Une découverte de soi qu'il compare à celles du capitaine Bonnafous et de son ami Guillaumet : « Bonnafous,

j'imagine qui s'usait à courir le vent, a connu cette sérénité. » (p. 134) , « Guillaumet aussi dans sa neige. » (p. 134) c'est pour dire que l'homme arrive à dévoiler son propre intérieur dans les moments les plus difficiles de sa vie. Car même l'auteur le reconnaît, comme nous l'aborderons au chapitre suivant.

De par son engagement, l'auteur nous présente deux figures de l'homme où le paradoxe règne, celle du conquérant victorieux qui s'affaiblit après avoir assuré son pain, et du généreux qui devient avaricieux après avoir été enrichi. Ce qui compte, selon l'auteur, c'est le type d'homme qui laisserait une empreinte significative et fructueuse dans ce monde. Et pour se le faire, il cite l'exemple de Pascal : «...l'apparition d'un Pascal pauvre pèse plus lourd que la naissance de quelques anonymes prospères » (p. 135), une affirmation par laquelle, il évoque sa tendance immatérielle et spirituelle. Donc, la vérité des choses, selon lui, ne se démontre pas, c'est une chose voilée par le résultat de son existence « Si dans ce terrain-là et non dans un autre, se développent de solides racines et se chargent de fruits, ce terrain-là c'est la vérité des orangers. » (p. 135), une métaphore démontrant une relation de dépendance entre la vérité et son lieu d'existence. Une relation rendant compte de la vie par le biais des valeurs et de la culture qui forment la personnalité de l'homme généralement, et se moque éperdument de la logique : « La logique ? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie. » (p. 135). Saint-Exupéry a éclairci un point crucial dans cette vie, c'est que, pour lui, il importe peu de valoriser l'homme si on ignore le terrain sur lequel il a été forgé, et c'est le cas des pilotes, des Maures et des dominicains cités dans cette œuvre et qui ont obéi à leurs vocations. Ces dernières, selon lui, sont primordiales pour la destinée d'un homme, alors que certaines personnes choisissent de demeurer passives : « Les uns se referment dans leurs boutiques. » (p. 135). Il met en évidence les élans de l'histoire d'enfance qui marquent la destinée d'autres personnes actives. En revanche, il met la lumière sur la rareté de ces élans qui pourraient apparaître une seule fois dans la vie, privant ainsi l'homme de justifier de sa valeur réelle. : « Certes les vocations aident l'homme à se délivrer, mais il est également nécessaire de délivrer les vocations. » (p. 136), une délivrance de toute dépendance d'âme qui puisse nuire à sa vocation. Ensuite, il évoque son histoire sur le front de Madrid, qui considère un des élans de sa vie qui l'a instruit. En racontant la nuit passée dans un abri souterrain où il a côtoyé des soldats, il nous fait part de la vaillance de ceux-ci et leur dévouement à leur missions guerrières. Des hommes, en plein guerre, jouent aux échecs et dansent jusqu'à la

sonnerie de l'heure de leur départ, duquel ils ne reviendraient pas. Ainsi, il se rappelle de leur première journée d'échec en Lybie, lui et Prévot, sans eau et enfermés dans le désert, de la manière dont ils ont pu dormir deux heures continuelles. Un souvenir qui lui survient à la vue d'un sergent qui s'est permis de dormir en toute quiétude, tandis qu'une mort probable l'attendait dehors. Ce sergent, de par l'ornement en cuir le vêtant, l'auteur le compare au cheval de labour. Cela pourrait révéler son sacrifice et son acharnement dans sa mission qui tarde, en raison de son refus à se réveiller et à s'intégrer au monde réel, brouillé de guerre loin de tout songe : « La cloche sonne et le ramène , inexorable, dans l'injustice des hommes » (p. 139), une injustice affichant la mort, prônant le désordre et mobilisant des individus, convaincus par une guerre vaine et insensée. Et en le regardant se lever, l'auteur pense à nouveau à la désolation de son réveil et à son affrontement de la soif et du soleil en Lybie. Un rêve imposé ainsi par des circonstances et des imprévus inéluctables : « ...ce rêve que l'on ne choisit pas » (p. 140), pour mieux expliquer sa réalité, il lui attribue l'imagination. La scène du redressement du sergent a conduit l'écrivain à se souvenir d'une autre qui s'est déroulée à Paris, en compagnie de son ami Mermoz, nous informant d'une heure matinale similaire, où ses camarades seuls se préparent pour un vol. Et c'est ainsi qu'il se crée des analogies entre différents aspects l'unissant avec ce sergent.

Donc, il nous relate l'histoire de ce militaire, qui change complètement le cap de sa vie peuplée de chiffres comme comptable, à celle envahie de balles et d'explosifs. Ce changement que le sergent n'arrive pas à élucider, Saint-Exupéry lui trouve une image le déchiffrant, c'est celle des canards domestiques qui veulent imiter leurs semblables sauvages, en entendant leur cris : « Et voilà les canards de la ferme changés pour une minute en oiseaux migrateurs. » (p. 141), le sergent comptable représenté par le canard domestique de par sa simplicité et son monde spécifique, et le sergent militaire représenté par ce canard imitateur de son congénère qui ne s'adapte guère à ce régime caractérisé de violence et de cruauté. Cette simplicité et cette cruauté qui ne peuvent se marier dans une seule âme sinon, elle mènerait une vie troublée et déséquilibrée. C'est ce que l'écrivain nous représente cette fois-ci, en parlant de son élevage de gazelles à Juby où lui et ses camarades les enferment jeunes dans des enclos. La captivité vécue par celles-ci, nourries et caressées, ne les empêchent jamais de fuir, à la première occasion de leur ouvrir la barrière. Cela veut dire que ces gazelles portent la liberté en elles-mêmes, et on ne peut les désorienter de la retrouver un jour, malgré les risques qu'elles encourent d'être dévorées par leurs

prédateurs, capturées par l'homme ou anéanties par la soif dans le désert. Ce désir de fuir et de vivre en liberté, on le sent chez elles : « Vous les regardez et vous songez les voilà prises de nostalgie. » (p. 143), et par cette explication, l'auteur fait allusion à l'esclavage évoqué déjà, c'est pour dire que l'esclave et la gazelle sont deux êtres qu'on prive de leur liberté dans le désert. Mais cette sensation d'être libre est innée chez eux. En employant le terme « nostalgie », l'auteur divulgue le penchant instinctif de la liberté chez l'homme et l'animal. Et pour mettre la lumière, une autre fois, sur la vérité, mais d'un angle passionnel, on peut dire que l'auteur l'a abordée du point de vue de l'individu, qui convaincu d'une doctrine (le gardien d'un monastère espagnol), d'une cause (le sergent espagnol), ou d'une mission humanitaire (son camarade Mermoz), risque sa vie pour épargner sa conscience de tout remord ou regret : « La vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme. » (p. 146), c'est-à-dire que l'homme se valorise par ses rapports avec autrui pourvus de dignité et de respect mutuel, écartant ainsi toute penchée dévalorisante de celui-ci, selon l'auteur. En abordant la guerre, Saint-Exupéry en prend position opposante en s'adressant à ses lecteurs : « Mais vous aurez également raison de haïr la guerre. » (p. 146), une manière d'exprimer son avis défavorable à toute politique faisant de la guerre un moyen de s'imposer ou de s'épanouir. Toutefois, il évoque « l'essentiel » d'un homme en l'illustrant par les malheurs dont l'humanité vit, et si leurs provocateurs sont connus, alors on déclare une guerre à ces derniers, ce qui la rend équitable. Puis, il parle de rangement d'hommes en ceux de droite et ceux de gauche, ce qui créerait un désordre. D'après l'écrivain, la vérité « c'est le langage qui dégage l'universel » (p. 146), un langage unifiant les hommes et proscrivant toutes les différences entre eux. L'auteur met en évidence l'inutilité de ces différences représentées par les idéologies : « À quoi bon discuter les idéologies ? si toutes se démontrent, toutes aussi s'opposent... » (p. 147), et il souligne qu'avant tout, les besoins des hommes sont identiques et que même leurs points de vue se divergent, il importe peu qu'ils soient argumentés. Des divergences de convictions qui sont à l'origine des guerres déclenchées, où tout est permis. Et puis en utilisant « l'avion et l'hypérite », selon l'auteur, elles deviennent plus désastreuses et destructrices : « Une guerre, depuis qu'elle se traite avec l'avion et l'hypérite, n'est plus qu'une chirurgie sanglante » (p. 148-149), où le langage du sang est le plus favorisé, et chaque groupe humain s'acharne à anéantir l'autre en croyant qu'il remporterait la victoire, mais en réalité, il seront tous les deux vaincus à la fin du conflit : « La victoire est à qui pourra le

dernier. Et les deux adversaires pourrissent ensemble. » (p. 149), et par l'emploi du verbe « pourrir », on distingue, chez l'auteur, ce refus catégorique de la guerre, une manière de montrer son impact négatif sur la vie de l'homme dans toutes ses dimensions physiques, psychiques, sociales, économiques et relationnelles. Ce refus s'associe à celui d'une mort séparant l'individu de ses biens et de son terrain en même temps que de ses siens et liens.

Du coup, ce qui est valorisé est cet héritage de valeurs transmis d'une génération à une autre, contribuant à l'évolution de la vie de l'homme et où on touche la présence de sa conscience. Cette dernière le mène, par une faim sentie en lui, à réagir pour atteindre ses objectifs. C'est ce qu'a senti l'auteur en lui, en exerçant son métier de pilote : « Camarades, mes camarades, je vous prends à témoin : quand nous sommes-nous sentis heureux ? » (p. 152), c'est pour renforcer son dit, qu'il appelle ceux qui ont partagé en sa compagnie des moments de joie. Ce sont ces moments qu'éprouvent les jardiniers quand il prennent soin d'une nouvelle rose naissante, selon l'auteur. Alors que, l'homme est livré à son sort, sans qu'une personne se soucie de lui. Des soucis comparés à une plaie : « Il ne s'agit pas de s'attendrir sur une plaie éternellement ouverte. » (p. 154), car cela ne changerait rien de sa situation malheureuse, et perpétuellement douloureuse. Mais ce qui compte dans ce malheur, selon l'auteur, c'est l'espèce humaine et non pas la personne qui en souffre. L'auteur divulgue sa propre préoccupation pour les hommes, après avoir mentionné celles du jardinier pour la rose, de notre misère qui nous rend paresseux, et des Orientaux qui se jouissent de leur situation malheureuse. Ce tourment de l'auteur se résume en la disparition d'une vie et d'un espoir chez ces hommes : « C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné. ». Pourtant, l'homme est muni de facultés qui le distingue des autres êtres vivants, et l'incite ainsi à se trouver des solutions qui l'épargne de toute misère ou à s'adapter à certaines situations difficiles dans sa vie.

3- La terre, l'humanité et la création :

Notre ignorance de la planète Terre et les mystères dont elle englobe, ont suscité l'auteur à présenter ceux-ci dans l'image métaphorique d'une souveraine qui méconnaît les vrais soucis de ses sujets : « Nous ressemblions à cette souveraine.. » (p.42) . Ainsi, l'avion a ôté le voile sur des régions aussi évitées par les voies terrestres, et présenté l'image réelle de la Terre. Ce moyen nous permet de relire l'histoire humaine à travers ses survols des différents terroirs qui ont connu des civilisations éteintes ou d'autres qui y subsistent encore. Cela n'a pas empêché l'écrivain d'exprimer sa joie, en mettant le pas sur des régions, autant qu'explorateur : « J'éprouvais une joie... » , « Aucun Européen, jamais, n'avait exploré ce territoire » (p.48) , et témoin à la fois d'une existence humaine sur des territoires isolés géographiquement, en insistant sur le rôle vivificateur de l'homme dans ces terres arides : « ...j'étais, comme une semence apportée par les vents, le premier témoignage de la vie » (p.48) . Comme nous pouvons le constater, l'homme a été représenté, par l'auteur, à la fois porteur de civilisation pour certaines régions du globe, et perturbateur de la vie habituelle d'autres régions. On peut remarquer cette image dichotomique dans cette création, qui est l'avion, en sa mission civilisatrice de porteur de courrier et de destructeur dans les guerres. Toutefois, cet appareil a appris à l'homme la ligne droite, puisqu'en l'air, il n'existe pas des voies qui s'inclinent ou qui dérivent, tout simplement, il lui a montré la vraie vie et la visée lointaine : « Alors seulement, du haut de nos trajectoires rectilignes, nous découvrons le soubassement essentiel, l'assise de rocs, de sable, de sel ... » (p.43). C'est grâce à l'avion qu'on s'informe et forme de vraies images sur des régions et des gens ignorés et dissimulant un mystère, de par leurs coutumes et caractères : « Mais un autre miracle de l'avion est qu'il vous plonge directement au cœur du mystère » (p.53) . Ce mystère évoqué n'est qu'une affirmation de la richesse de cette planète, et un indice de la diversité de l'humanité dans ses aspects et dimensions. Et pour illustrer cela, l'auteur nous fait vivre une de ses aventures en Argentine, et relate son histoire vécue dans une maison, après avoir été invité par son propriétaire, et la qualifie ainsi : « J'avais atterri dans un champ, et je ne savais point que j'allais vivre un conte de fées » (p.54) . Ce qui a procuré une particularité à ces gens, est leurs simplicité et satisfaction manifestées, en dépit du délabrement de leur demeure et les conditions dans lesquelles ils vivent « On dédaignait les explications, et tant d'aisance m'enchantait » (p.56) . Cet enchantement

de l'écrivain témoigne son humilité, et sa discrétion. Toujours, dans ce court séjour, et en parlant des animaux possédés par les deux filles, il met la lumière sur l'entente de ces bêtes malgré leur différence générique, en faisant allusion à la tendresse et la bonté de celles-ci en traitant ces êtres comme étant des enfants qu'on doit nourrir et auxquels on peut raconter des histoires : « Elles régnaient sur tous les animaux de la création... » (p.57). Et en globalisant ce règne « tous », l'auteur nous montre à quel point ces filles sont adorables et sympathiques d'une part, et que l'amour pourrait unir des êtres différents d'autre part. Ce trait fascine Saint-Exupéry : « Et j'admiraais cette royauté qu'elles exerçaient... » (p.59) expliquant ainsi la vraie « royauté » pour lui.

Pour évoquer la richesse de la terre, dont un homme peut se jouir, l'auteur met en exergue le regret de celui-ci en passant des moments de sa vie au désert loin des siens. Cet éloignement engendre le manque de certains profits de la vie semblable au glissement des grains de sable entre les doigts. Une jouissance manifestée par l'auteur, à partir de son interprétation d'un signe animal de libellules signalant une tempête prochaine. Une faculté acquise à travers sa propre expérience au désert : « Ainsi ces insectes me montrent qu'une tempête de sable est en marche » (p.68). Et en abordant, ce lien unissant l'homme à la terre, on peut citer l'exemple de l'esclave qui, après plusieurs années de servitude, ne trouvera aucun abri sauf la terre sur laquelle il s'allonge éternellement avec tous les secrets qu'il puisse dissimuler, ce qui incite l'auteur à se demander sur la réalité voilée derrière cet homme asservi : « ...et je me demandais quelles étaient les images qui semblaient en lui » (p.82), probablement, ce ne sont pas celles de sa vie asservie mais d'autres images que seul l'esclave savait : « Je ne pouvais connaître si, dans cette masse noire, s'éteignaient simplement des soucis misérables » (p.82). Car se soucier, révèle l'importance de l'objet ou du sujet dont on se préoccupe, ce qui a conduit l'auteur à s'interroger sur les vrais soucis immergés de cet esclave. Puis, il ajoute que « l'homme mourait dans sa grandeur » (p.82), grandeur d'âme et d'une vie passée, partagée avec les siens. Effectivement, Saint-Exupéry est mort dans sa grandeur dans une mission de reconnaissance, abattu par un chasseur allemand en 1944. On peut évoquer, dans le même contexte, l'écrasement de son avion dans le désert libyen en 1935, à la suite duquel l'auteur et son compagnon Prévot ont survécu (déjà évoqué). Les deux égarés ont trouvé la bonne direction, selon l'auteur, en suivant celle qui avait sauvé son ami Guillaumet lors de sa disparition dans les Andes « Elle (la direction) était devenue,

pour moi, confusément, la direction de la vie » (p.106). La direction en question était l'Est-Nord-Est qui ,au début, paraissait illogique « Et ceci encore contre toute raison » (p.105), devenait après, leur seule issue de secours.

Être secouru, pour l'écrivain, est nécessaire mais utiliser une arme pour se le faire, est tout à fait illogique. Cette idée peut s'élucider par son irritation envers Prévot quand celui-ci a exprimé sa joie en trouvant un revolver « Je me sens brusquement agressif, et je me retourne vers lui avec une méchante hostilité » (p.110), l'hostilité à la violence qui prime et peigne l'usage de cet instrument (revolver) car, d'après lui, rassurer autrui par assumer sa responsabilité vis-à-vis d'eux, vaut mieux que d'être rassuré par la possession d'une arme. Ce rassurement serait soutenu d'une présence animée des choses à travers des mirages « Tout s'anime déjà dans le désert » (p.113), une animation qui fait surgir l'Histoire humaine dans ses dimensions, géographique et géologique « Une forêt antédiluvienne jonche le sol de ses fûts brisés. » et « Et les siècles ont roulé jusqu'à moi ces tronçons de colonnes géantes... » (p.113-114). Dans ces deux passages précédents, l'auteur nous décrit ce paysage désertique qui témoigne des périodes d'intempéries intenses qui ont ravagé la région et les traces des effondrements des rocs, probablement par des vents ou simplement par l'effet du temps. Seul au milieu d'un paysage éternel, Saint-Exupéry s'interroge sur sa présence dans ces lieux où rien ne réagit « Moi, périssable, moi, dont le corps se dissoudra, qu'ai-je à faire ici dans l'éternité » (p.114), c'est pour rappeler que l'homme périra un jour et son corps se mêlera à la terre, par contre celle-ci durera et perdurera. De ce fait, il qualifie ces terres arides de « carapace universelle » (p. 114), une façon d'exprimer sa reconnaissance à celles-ci pour leur rôle protecteur de l'humanité. Ce rôle pourrait être joué par une autre composante universelle qui représente la rosée. Cette dernière a permis aux deux égarés de recueillir de l'eau qui ne s'est pas stagnée dans leurs gosiers. Sitôt bue, sitôt rendue « Soudain il (Prévot) s'incline et vomit,... », « Trente secondes plus tard, c'est mon tour » (p.120). Mais, cet échec ne les empêche guère de refaire leur tentative pour recueillir la rosée, une fois campés après une marche vers l'Est-Nord-Est. Ce campement sous les étoiles, aurait été le dernier pour eux, ce qui conduisait l'auteur à imaginer leur fin funeste. Et cette mort ne lui disait rien « Et tout cela a si peu d'importance !... » (p.121), une manière d'exprimer son délaissement de la vie et en songeant simultanément à Prévot, il nous déclare son appréciation valorisante du courage de ce dernier tout en

dépréciant les personnes plaintives, il dit en parlant de lui : « Je ne l'ai pas entendu se plaindre un jour. C'est très bien. Il m'eût été insupportable d'entendre geindre. Prévot est un homme » (p.122), c'est-à-dire la bravoure est réservée à l'homme qui ne gémit guère et supporte les malheurs. Dans les mêmes circonstances nocturnes, l'auteur, à la vue des lampes paraissant de loin, il lance des cris « Ohé ! », mais point de réponse. Ce qui l'a paniqué, et pour nous montrer sa bravoure à son tour, il se révèle « Alors je suis pris d'une courte panique. La seule que je connaîtrai. » (p.123). Dans cette situation où ils cherchaient de l'eau pour subsister, l'auteur nous décèle deux choses qui, pourraient être indispensables pour l'humanité. La première serait l'entraide qui renforce le lien entre les hommes, et contribue à l'enraciner. La deuxième serait l'espoir qui nourrit l'homme d'une sorte d'endurance qui l'accompagne jusqu'à la dernière minute de son existence. Une soif entraînant une sensation de froid qui a étonné l'auteur « Je n'ai jamais été sensible au froid, et cependant je vais mourir de froid, quel étrange effet de la soif ! » (p.124), et cet effet sur le corps caractérisé par la déshydratation du sang, le tremblement de la main et le claquement des mâchoires, met en évidence, la vitalité de l'eau dans la vie de l'homme. C'est ce qui a conduit Saint-Exupéry à tenter de boire l'éther et l'alcool « J'essaie de boire deux ou trois gorgées d'éther pur. », « Puis un peu d'alcool à 90 » (p.125), ce qui montre son esprit combattant et résistant.

En abordant sa résistance, l'écrivain déclare qu'il ne regrettais rien dans sa vie, à part la souffrance de ceux qu'il chérit : « À part votre souffrance, je ne regrette rien » (p. 126), et qu'il ne cesserait pas de lutter pour le bien de l'humanité : « Si je rentrais, je recommencerais » (p. 126), c'est-à-dire s'il survivrait et sortirait de cette épreuve, il continuerait à piloter son avion car il n'éprouve aucune sensation de vie dans les villes : « J'ai besoin de vivre. Dans les villes, il n'y a plus de vie humaine. » (p. 126). C'est cette vie significative que l'auteur cherche à nous dévoiler, et dans laquelle l'avion est perçu comme un moyen pour lier l'homme à son semblable : « L'avion, ce n'est pas une fin, c'est un moyen » (p. 126). Pour Saint-Exupéry, l'avion et la charrue sont deux créations qui font de l'homme un être pensant à autrui, et bannissant ainsi toute pensée égocentrique. Évoquer ces moyens, c'est rappeler un travail, où l'homme vit sa propre vérité, où il entre en contact direct avec la nature : « On est en contact avec le vent, avec les étoiles, avec la nuit, avec le sable, avec la mer. » (p. 127) et par lequel il acquiert une expérience. Une expérience vécue par

l'auteur où il a eu ce contact, et il a marché, cherché l'eau, espéré trouver son espèce, mais selon lui c'étaient de vaines préoccupations : « Et ce sont là des soucis de vivants. » (p. 127), puis les égarer au choix d'un music-hall qui est un souci inutile. Une image métaphorique où l'écrivain compare les hommes habitant des villes à des fourmis, de par leur travail continu tout en s'interrogeant sur leurs occupations dans leurs temps libres : « De quoi remplissent-ils, quand ils sont libres, leurs absurdes petits dimanches ? » (p. 127). De même, il poursuit son reproche à ceux qui maudissent la différence entre les hommes, et pour l'expliquer il cite l'exemple de son écrit sur une musique de Mozart, en Russie, et comment il a été blâmé pour cela : « J'ai reçu deux cents lettres d'injures. » (p. 127). Et d'après lui, il ne peut pas en vouloir ces outrageux à cause de leur ignorance, mais il en veut au meneurs de ces actes indignes : « Je n'aime pas que l'on abîme les hommes » (p. 127). Une autre catégorie d'hommes dont l'auteur se déplaît est celle des toréadors qui illustrent l'amour du danger ce qu'il réfute catégoriquement : « Ce n'est pas le danger que j'aime. » (p. 128) et il nous fait part qu'il aime la vie. Cette vie incarnée dans le chant du coq entendu, quand son ami Prévot lui dit : « Alors, bien sûr, imbécile, c'est la vie... » (p. 132), puisqu'un coq est élevé par l'homme, et sa présence révèle celle de son maître. Et ce maître du désert qui ne tarde pas à se montrer de loin aux deux égarés et vers qui ils tendent leurs bras. Cette première tentative échoue après l'éloignement de ce Bédouin avec son chameau. Mais, un autre Bédouin, de loin, se montrait sur une dune et se retournait lentement vers eux, et les désaltère ainsi de leur soif, les éloigne d'une mort et les débarrasse des mirages « À la seconde même où il regardera vers nous , il aura déjà effacé en nous, la soif, la mort et les mirages.» (p. 132). Un mouvement et un regard qui ont remplacé la souffrance d'un homme par l'enthousiasme, et le bonheur. Ce bonheur retrouvé après avoir bu l'eau ramenée par le Bédouin. Ce dernier, en interrompant leurs gorgées, exprime son inquiétude pour eux « Le Bédouin s'en effraye et nous oblige, à chaque instant, à nous interrompre. » (p. 133). Une inquiétude qui ne prime aucun lien familial ou descendance tribale, mais une humanité enracinée en lui « Il n'y a plus ici ni races, ni langages, ni divisions... » (p. 133). Et pour rendre hommage à ce liquide vital qui est l'eau, l'écrivain exalte ses bienfaits pour l'homme tout en démontrant sa pureté originelle « Tu n'acceptes point de mélange... » (p. 133), et par « Tu », il la personnifie et l'honore à titre de reconnaissance de les avoir sauvé d'une mort certaine. Cette louange suivie par celle du Bédouin, pour exprimer sa gratitude et sa glorification à

cet habitant du désert, en le considérant tel un frère « Tu es le frère bien-aimé. » (p. 134). L'auteur s'absorbe pour ainsi dire dans l'ensemble de l'humanité par ce geste humanitaire du Bédouin « Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde » (p. 134), bannissant par cette réflexion toute considération raciale, religieuse, culturelle ou toute autre différence. Ce qui ne l'a pas empêché de visiter le front de Madrid et de rapporter les faits de la guerre qui s'y déroulait comme nous l'avons déjà évoqué précédemment.

Dans cette expérience de reporter, il nous dévoile le vécu des soldats dans un abri souterrain, où un sergent se trouve engagé dans cette guerre, non pas convaincu de sa nécessité mais juste pour vivre dans l'union et de s'accomplir : « ...tu éprouvais ici le sentiment de t'accomplir, tu rejoignais l'universel... » (p. 144), et pour mettre en évidence la question de sa décision qui demeure propre à lui : « Tu es seul juge », en s'adressant songeur au sergent. L'auteur, en achevant cette idée de la décision, il l'illustre par la terre et la qualité du blé qui y pousserait : « Ce sont les terres qui savent reconnaître le blé », et c'est l'individu qui sait quelle est la décision qui l'arrange le mieux vis-à-vis de ses capacités physiques et mentales, et de son contexte social. Une vision par laquelle, Saint-Exupéry a abordé la notion du but, en le considérant « commun et qui se situe en dehors de nous » (p. 144), car c'est l'expérience, selon lui, qui nous le divulgue, en pensant collectivement à ce but, on finira par l'atteindre et cela en proscrivant toute pensée individuelle le concernant : « Il n'est des camarades que s'ils s'unissent dans la même cordée... » (p. 144), une union d'âmes et de fins. Et pour cerner cette idée, l'auteur avance l'image du coup de pioche et son effet sur autrui : « Celui qui donne un coup de pioche veut connaître un sens à son coup de pioche. » (p.147), le même moyen, mais pas forcément les mêmes intentions, c'est ce qui diffère les hommes, selon l'écrivain, et en comparant les coups de pioche du bagnard qui se sous-estime et ceux du prospecteur qui se prospère, il éclaircit la notion dans ce passage : « Le bagnard réside là où des coups de pioche sont donnés qui n'ont point de sens, qui ne relie pas celui qui les donne à la communauté des hommes » (p. 147), une manière de consolider son idée, par l'emploi du terme « bagnard » qui réfère à un double enfermement à la fois corporel et spirituel, en revanche le prospecteur pourrait avoir des idées clairvoyantes qui ne reflètent guère son état d'enfermement. Finalement, c'est l'écho du coup de pioche

qui compte, autrement dit c'est son effet relationnel liant l'homme à sa communauté qui prime dans la vie.

Ce lien de l'homme à sa communauté a été abordé par l'auteur, du point de vue de l'avènement industriel, qui a changé la mentalité du paysan, d'une personne productive à un individu consommateur, déraciné de son monde ouvert et pur à un monde restreint et indécant. C'est ce que montre ce passage : « Du fond des cités ouvrières, ils voudraient être réveillés » (p. 147) , car quand on inculque la machine dans l'esprit de l'homme, il serait difficile de le sensibiliser de son vrai but humanitaire qui l'engrène au sein de sa communauté. En plus de ces paysans hantés par le fer, il se trouve une autre catégorie d'hommes engloutie dans le monde des métiers, où ils s'interdisent des joies qui leur sont ordinairement permises. Ainsi, ils croient que subvenir à leurs besoins et ceux de leurs enfants, les habiller et les nourrir, c'est ce qui compte le plus, alors que, selon l'auteur, les instruire, passe avant tout : « Si on les instruit bien, on ne les cultive plus » (p. 148), car ils deviendront habiles dans leur vie, il se muniront d'un savoir qui les conduirait à former leur personnalité. De ce fait, ils serviront l'humanité et donneront un sens à leur vécu, comme l'auteur le démontre dans : « Celui qui meurt pour le progrès des connaissances ou la guérison des maladies, celui-là sert la vie, au même temps qu'il meurt. » (p. 148), la mort d'un savant ou d'un chercheur biologiste peut signifier une leçon de morale pour les hommes, car derrière un savant, des secrets et des clés de l'évolution et du perfectionnement des nations. Et derrière un chercheur biologiste, des solutions et des remèdes qui sauvent des vies. Leur mort prive leurs proches d'eux, mais pas de l'ensemble de l'humanité.

Parfois cette mort est engendrée par la guerre qui détruit le monde et le transforme en terre aride et déserte. Toutefois, et dans le même contexte, elle offre à l'homme le plaisir de partager avec un camarade des peines et des moments de joies communes : « ...le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de guerre. » (p. 149), une idée qui sera rejetée par la suite, en condamnant celle-ci : « La guerre nous trompe. » (p. 149), une tromperie de par l'entraînement des hommes à se haïr et à s'entretuer inutilement jusqu'à l'épuisement. Ainsi, Saint-Exupéry s'interroge sur la raison pour laquelle les hommes se haïssent, en s'impliquant par « nous » : « Pourquoi nous haïr ? » (p. 149), puis il évoque la

solidarité nous caractérisant, et le sort commun de l'humanité, ainsi que l'unité du « navire » qui l'emporte, en désignant par ce terme la planète Terre. Cette unité de terrain, qui malgré l'opposition des civilisations, ne tolère guère que celles-ci s'entredétruisent. Un raisonnement qui conduit l'auteur à envisager des solutions pour éviter ces conflits : « Puisqu'il suffit de nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres... » (p. 149), se libérer de toute idéologie belliciste ou scandant des idées discriminatoires, s'entraider à une mise en question sur notre réalité et à déterminer en quelque sorte un objectif nous unissant. Pour renforcer sa position défavorable à la guerre, l'auteur avance des exemples de personnes qui, à travers leurs métiers, nous instruisent sur leur bonne foi et leur but visant à servir l'homme, loin de toute considération quelle qu'elle soit. Pour ce faire, il cite d'abord l'exemple du chirurgien qui vise à guérir son malade, sans qu'il sache ses préoccupations car c'est sa guérison qui importe le plus. Ensuite, l'exemple du physicien qui sert tout l'univers par ses méditations à partir de la constitution atomique d'un corps jusqu'à une autre cosmique. Enfin, celui du berger qui, par sa prise de conscience sur l'importance de sa tâche, se rend compte de sa responsabilité, qui passe de son troupeau pour atteindre le monde. Cette prise de conscience de ce berger est illustrée par celle de ces soldats issus des montagnes d'Espagne, qui, après avoir été dénigrés en leur disant : « Vous êtes des brutes, vous sortez à peine de vos tanières, il faut rattraper l'humanité » (p. 150), rejoignent une école pour s'instruire et se cultiver. Puis, l'auteur élabore le lien entre le rôle d'une prise de conscience et son influence sur la vie et la mort de l'homme : «...ce qui donne sens à la vie donne sens à la mort » (p. 150). Ce sens légué à la mort montre cette continuité perpétuelle entre le passé de l'homme, son présent et son avenir.

La mort, souvent évoquée dans cette œuvre, constitue en elle-même une passerelle entre les vivants et les décédés, et cela en dépit de la rupture manifestée entre eux. Et cette passerelle est représentée par une cosse d'un légume : « Chaque existence craque à son tour comme une cosse et livre ses grains » (p. 150), ces grains qui comptent en eux les valeurs morales, les mœurs, les traditions ou toute confiance qui ont été transmises par les défunts à leurs enfants. Ces derniers prendront à leur tour le relais et transmettront, un jour, ce trésor abstrait à leurs descendants. L'auteur nous fait part de cette mère paysanne qui, après sa mort, a laissé ses empreintes sur les esprits et les corps de ses fils et filles, comme l'effet d'une terre sur le fruit de son

arbre : «...comme une gangue dont on a retiré le fruit. » (p. 151), la fertilité du terrain qui est l'origine de la productivité des plantations qui y s'enracinent, une façon d'exprimer son estime pour le milieu paysan : « On ne mourait pas dans la ferme » (p. 151), et sa vénération à la mère en général : « La mère est morte, vive la mère » (p. 151). La mort de celle-ci est toujours accompagnée d'une existence dans les cœurs de ses enfants et de ses proches et connaissances. De cette rupture avec la vie, on garde la lignée nous traçant les différentes stations qui la conduit vers une vérité quelconque. Saint-Exupéry exprime son sentiment de paix en entendant la cloche annonçant tantôt des morts au village campagnard, tantôt des baptêmes : « Et l'on n'éprouvait qu'une grande paix à entendre chanter ces fiançailles d'une pauvre vieille et de la terre. » (p. 151), une rencontre, entre le corps de la défunte et de la terre (son tombeau), comparée à des « fiançailles », qui par ce lien nous révèle l'attachement du paysan à sa terre et précisément la paysanne, pour ainsi mettre la lumière sur le lien affectif entre l'homme et la terre.

Et dans ce lien s'est formé toute une vie : « Quelle mystérieuse ascension ! » (p. 151), et par le mot « ascension », l'auteur nous souligne cette importance de la vie, comparée en quelque sorte à celle de l'élévation de Jésus-Christ au ciel. Une « ascension », car cela commence minuscule et atteint sa grandeur : «...et, peu à peu, nous nous sommes élevés jusqu'à écrire des cantates et à peser des voies lactées. » (p. 151). Une ascension, où la mère joue un rôle primordial et surtout dans les premières années de l'existence de ses enfants, puisqu'elle leur avait légué un savoir-faire nécessaire pour leur vie, et dans lequel se mêlent traditions, concepts et mythes. Selon l'auteur, ce sont ces choses léguées qui marquent la différence entre les hommes : «toute la différence qui sépare Newton ou Shakespeare de la brute des cavernes » (p. 152), le mot « brute » ici désigne l'ignorance et non pas pour dévaloriser l'être humain. Car celui-ci s'il n'est pas instruit, éduqué et formé se livrera à ses instincts dépourvus de toute raison. Pourtant, ce n'est le cas des « bureaucrates » dont l'auteur nous informe de leur méconnaissance à rendre valeur à leur vie. Cette valeur qui représente leur faim de réagir et de servir l'humanité. Une humanité maltraitée à cause des transformations politiques et économiques qui sont à l'origine des guerres et de leurs séquelles et auxquelles des peuples sont confrontés. L'auteur cite l'exemple des Polonais congédiés de France « De 1931 à 1936, la SGI (Société Générale d'Immigration) organise par convois ferroviaires le départ de 100 000 Polonais » (

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur00232/l-expulsion-des-familles-polonaises-a-leforest-en-1934.html>), dans un train où ils passaient des moments de désespoir et de déception. Ce peuple de l'Europe de l'Est qui vivait une misère ne saurait se trouver une vie aisée dans le côté opposé dans ce continent. Un séjour de quelques années en France, selon l'auteur, n'a pas permis à ces Polonais de s'installer dans ce pays, et ils n'ont pas pu garder que de futiles ustensiles, couvertures et rideaux. Et qu'en revanche, ils sont arrivés à « apprivoiser » l'animal (le chat, le chien) et la plante (le géranium), et par l'emploi du terme mis entre guillemets, l'auteur nous montre le sentiment d'étrangeté qu'éprouvent ces polonais en France, et leur volonté de se familiariser avec ce milieu. Et pour les mots mis entre parenthèses, l'auteur nous révèle l'amour instinctif de ces êtres vivants d'une part, et leur choix orné de fidélité (le chat et le chien) et de beauté (le géranium) d'autre part. Et c'est ce lien, dont il est question, qui unit l'homme avec la terre tout en considérant sa création, autant qu'un être raisonnant et ses inventions qui le mettent en épreuve en face de sa réalité et de tout autre création animale et végétale.

CHAPITRE II :

Autobiographie humaniste

1- Réflexions et pensées :

La vie temporaire de l'homme, sur Terre, ne vaut rien, selon l'auteur. Seuls quelques passages marquants le désignant et le situant dans sa société et qui en jugent de sa valeur pour les générations futures, et influenceront sur son avenir, voire son devenir, comme il l'annonce dans (l'incipit de l'œuvre ,p.4). Cet homme que Saint-Exupéry présente, a une forte personnalité qui valorise les choses et mesure légitimement sa présence sur terre et sa contribution à sa propre évolution sur toutes les échelles. Une existence laissant une empreinte bénéfique selon qu'il soit poète, instituteur, jardinier ou tout autre individu se souciant du sort de l'humanité, comme le montre l'auteur, en parlant des lumières luisantes, vues à travers l'avion, dans la nuit, et comparées à des étoiles : « Chacune signalait, dans cet océan de ténèbres, le miracle d'une conscience.» (p.4). On peut même le constater dans son œuvre *Vol de nuit* où il a évoqué l'idée de ces lumières en parlant des paysans qui s'attablaient, la nuit, devant leur lampe, une scène imaginée par l'auteur : «...comme s'ils la balançaient désespérés d'une île déserte, devant la mer » (*Vol de nuit*, Saint-Exupéry, p. 30).

De même que l'auteur mène son avion, il mène ses réflexions et s'extériorise ainsi en interprétant les exploits de ses camarades telle l'aventure de son ami Guillaumet, à qui, il lui dédie cette œuvre, et grâce à qui il a survécu à une mort certaine dans les Andes, en Amérique du Sud. Du coup, il exprime sa reconnaissance à ce héros en lui adressant la parole « Guillaumet, je dirai quelques mots sur toi » (p.29). Parmi les qualités de celui-ci, évoquée par Saint-Exupéry, on cite celle de la responsabilité, qui compte plus que toute autre et qui procure sens à l'homme, à son existence voire sa destinée : « Être homme, c'est précisément être responsable » (p.37). Et pour mieux élucider cette notion, il en fait le lien avec le mépris de la mort, exhibé par les toréadors et les joueurs, alors qu'en réalité c'est un sentiment tout à fait vain et insensé : « il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse. » (p.38), et il illustre ce lien par l'histoire d'un jeune suicidé qui s'est tiré une balle dans le cœur pour un triste sort amoureux « Ainsi, derrière ce visage aimable, sous ce crâne d'homme, il n'y avait rien eu, rien » (p.38). Puis, il oppose cette fin à celle d'un jardinier dévoué pour son métier et qui considère la totalité des terres et des arbres du monde, comme étant les siens. Ce jardinier, par sa pensée et son action, est digne

d'être vénéré : « C'était lui le généreux, le prodigue, le grand seigneur ! » (p.38), et il le compare à Guillaumet de par sa résolution : « C'était lui, comme Guillaumet, l'homme courageux » (p.38). Face à cette pensée significative, l'auteur rêve sur le sort des deux filles, avec lesquelles il a partagé des moments, autant que logé chez elles, dans son voyage en Argentine, et s'interroge sur leur état, après des années, et si elles gardent toujours leur esprit innocent et pur, car elles présentaient une grande affection aux animaux dont elles prenaient soin dans leur jardin, comme déjà évoqué, et elles les considéraient comme des membres de leur famille : « Elles étaient mêlées à quelque chose d'universel » (p.59). Ces deux fées, comme l'auteur les désignent, quand un prétendant se présente, pour l'une d'elles, ne saura jamais les merveilles qu'elle cache, puisqu'il n'a pas fréquenté vraiment cette vie de fée mêlée d'amour et de bonheur. Dans ce passage, l'auteur souligne que, cette fille qui vit naturellement avec ces êtres, et habituée à cette naïveté animale, ne mérite point d'être confiée à ce prétendant qui ne saura sa vraie valeur : « on lui donne son cœur, qui est un jardin sauvage, à lui qui n'aime que les parcs soignés » (p.60), mais une sauvagerie qui dissimule la nature humaine revêtue d'amour, de tendresse et de liberté, sous-entend que celui-ci, qui est civilisé, ne peut incarner cette vie, à la fois, sauvage et propre.

Cette fois-ci, entre le sable et les étoiles, dans l'un de ses échecs, l'auteur se livre à ses songes et se libère provisoirement de toutes ses peurs. Ainsi, menacé par les Maures et la mort, il médite sur sa situation d'un homme perdu dans le désert : « Je n'étais rien qu'un mortel égaré entre le sable et les étoiles, conscient de la seule douceur de respirer... » (p.51). Une solitude corporelle accompagnée d'une présence spirituelle, qui est celle de la maison d'enfance avec tout ce qu'elle a contenu d'odeurs et de voix de personnes qui l'ont habitée un jour. Ces songes ont donné au silence du désert un sens et amené le pilote à se sentir même plongé dans son monde enfantin et à revoir sa mère dans sa besogne quotidienne en toute allure et dévouement. Pris par ces rêves, il affirme que ces derniers sont devenus une réalité qui apaise toute douleur et malaise, puisqu'en songeant à son foyer lointain d'enfance, il a trouvé la sérénité et la paix : « Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur » (p.53). Et pour mieux éclaircir ce point, nous avançons sa déclaration au moment de prendre une somme la nuit, juste après son échec au désert libyen où il annonce qu'il allait dormir jusqu'à l'aube et que sa fatigue l'enveloppait de voix, de souvenirs et de confidences. Ce qui l'a amené à primer le rêve sur la

réalité dans « La réalité perd du terrain devant le rêve... » (p.104-105), une manière d'exprimer sa penchée à l'imaginaire et ce qui dévoile son esprit serein. Car ce ne sera pas la même impression au lever du jour : « Ah ! ce fut bien différent quand vint le jour » (p.105), où il affronte son réel, les mirages et le climat sec et dur du désert « La chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages » (p.106), ces mirages n'ont guère découragé Saint-Exupéry car il espère que ceux-ci cachent des vies réelles « Au-delà des mirages, l'horizon est peut-être riche de cités véritables » (p.109). Une des raisons qui l'ont amené à les créer même s'ils ne se manifestent pas « Les mirages, s'il n'y en a point, je les invente... » (p.113), et cette création n'est qu'un moyen de résister et de subsister dans le désert. Tout en délirant, il se parle à lui-même, évoquant une maison de religieux dominicains studieux, dressée sur une colline et ornée d'une croix où il trouverait de l'hospitalité « Et ils (les moines) me fêteront comme un enfant pauvre » (p.115). Ce délire disparaissait quand l'auteur se rend compte qu'il n'y avait ni maison ni croix, ce qui ne l'a pas désespéré, mais il a décidé de virer vers le Nord où la mer. Le mirage procure de la joie chez l'auteur puisqu'il oublie sa fatigue et son naufrage « ...puisque je ne sens plus ma fatigue, puisque je suis heureux » (p.116), et quand arrivait le coucher du soleil, ce mirage s'éteint et s'anéantit avec toutes les impressions de l'auteur « Au crépuscule le mirage meurt » (p.116). Puis, commençait un monologue interne décevant et désespérant qui lui rappelle la réalité qu'il vit et l'itinéraire qu'il doit suivre « Tu es bien avancé ! La nuit va te prendre » et « Où as-tu vu la mer ? Tu ne l'atteindras d'ailleurs jamais » (p.116). Ce moi de l'auteur, l'orientant, lui a conservé sa raison et cela malgré les délires qui l'ont hanté, et après avoir laissé Prévot près de l'avion, il a décidé de faire demi-tour pour le rejoindre « Et je fais demi-tour » (p.117). Cependant, l'auteur nous révèle qu'il ne se souvenait que des événements se déroulant le soir, et cela aurait été dû à la chaleur du soleil qui lui cause ces délires « Mes souvenirs ne se renouent qu'avec la fraîcheur du soir » (p.120). Pendant cette nuit enduite d'idées surtout décevantes, Saint-Exupéry éprouve son regret de ne pas se réjouir de la lumière du jour ou à la rigueur d'en profiter pour quelques heures « Et mes yeux ne se remplissent point encore de lumières. Quand ce radieux spectacle me sera offert, c'est que j'en aurai pour deux heures » (p.122). Toujours rêveur, allongé en regardant les étoiles, il s' imagine embarqué vers l'Amérique du Sud mais en esclavage « Des négriers m'ont jeté, lié, sur un navire » (p.122). Cette scène imaginée au sein de cette déception, nous révèle sa pensée compatissante avec les esclaves. Et au même moment, il songe

à son ami Prévot, qui s'est éloigné de lui pris par un délire « Je songe à Prévot qui ne revient pas » (p.122). Mais après leur rencontre, Saint-Exupéry s'est enlisé volontairement dans le sable pour se préserver du froid, et s'adonne à des pensées désespérantes d'un agonisant devant les siens : « Adieux vous que j'aimais » (p. 126), et s'adressant au lecteur par « vous » qui devient à son tour aimé par l'écrivain, d'où il perpétue son rapport avec lui en essayant de le persuader de la relativité de son pouvoir autant qu'être humain : « On croit que l'homme peut s'en aller droit devant soi », « On croit que l'homme est libre... » (p. 126), engagement et liberté provisoires dans des conditions spécifiques, sinon l'homme est contraint de se dépendre à d'autres choses, telle que l'eau qui de laquelle il ne peut s'en passer : « On ne voit pas la corde qui le rattache au puits » (p. 126), et ce rattachement est comparé au cordon ombilical, une métaphore où l'auteur représente la terre autant qu'une mère et l'homme son bébé rattaché à elle. Ce cordon par lequel il se nourrit, grandit et mûrit.

Puis, ses réflexions se confondent et il décide à se mettre en marche en entendant sa voix interne, qui l'incite à prendre ce défi : « ...il faut marcher » (p. 128). À travers cette marche, l'auteur découvre le recul de son état moral précédé de sa dégradation physique : « Je ne découvre plus rien en moi, sinon une grande sécheresse de cœur. » (P ; 130), un cœur sec est signe d'une indifférence vis-à-vis de ses supplices : « Mais les élans, mais les regrets, mais les souffrances, ce sont des richesses. » (p. 130), mais l'auteur nie avoir ces richesses « Et moi je n'ai plus de richesses » (p. 130), et même d'être chagriné « Et moi je n'ai plus de chagrin... » (p.130). Afin de mieux s'expliquer, Saint-Exupéry se dévêtit de tout sentiment et de tout songe : « ... je ne forme plus, non plus, les images douces vers lesquelles j'aurais pu gémir. Le soleil a séché en moi la source des larmes » (p. 130) et c'est en valorisant cet astre (le soleil) qu'il fait de lui un vrai dominant sur le désert et sur tout ce qu'il pourrait contenir sur son sol et sous-sol. Si l'auteur divulgue sa connaissance du désert, c'est qu'il le considère comme source de ses joies, malgré les mésaventures qu'il y vivait : « Sinon pourquoi, au siècle même du confort, éprouverions-nous une joie si pleine à partager nos derniers vivres dans le désert ? » (p. 144), une interrogation révélant une certitude et une conviction dissimulées de l'importance de l'union et particulièrement dans les moments périlleux. En plus de ces derniers, l'auteur nous fait part d'autres moments, dont il se souvient, qui précédaient son premier vol : « ...quand nous nous préparions à muer en hommes... » (p. 152) et avant

ce jour-là, ils n'avaient pas cette « chance d'être désignés », comme il le déclare. Une désignation qui les engage autant que pilotes et leur inculque, en quelque sorte, cette sensation d'être exposés à la mort durant leurs voyages.

C'est ce que Saint-Exupéry nous révèle par cette réflexion sur cette question de succomber en service, en évoquant la mort de son camarade Mermoz : « Quand un camarade meurt ainsi, sa mort paraît encore un acte qui est dans l'ordre du métier... » (p. 25), un ordre qui apaise et spécifie cette mort par une banalité qu'il lui attribue. D'où elle ne signifie guère une perte chez ses camarades : «...mais sa présence ne nous manque pas encore en profondeur comme pourrait nous manquer le pain. » (p. 25), ainsi, il nous fait songer à une indifférence manifestée par les pilotes vis-à-vis de la mort, dans ce métier. Cette indifférence, qui est née suite à la rareté des rencontres des pilotes qui, en raison des lignes dont ils sont chargés d'assurer, se dispersent à travers le monde. Mais, parfois des circonstances professionnelles les réunissaient dans un pays quelconque et ils se rappelaient de leurs « vieux souvenirs », pour ainsi se séparer de nouveau. Toutefois, nous sentons cette privation à ce que nous étions attaché un jour, et cela pourrait se présenter à n'importe quel moment de notre vie, selon l'auteur qui nous élucide cette pensée ainsi : « Ainsi va la vie. Nous nous sommes enrichi d'abord, nous avons planté pendant des années, mais viennent les années où le temps défait ce travail et le déboise. » (p.26), cet enrichissement et sa réciprocité en valeurs, en connaissances, en savoir-faire et en liens amicaux, qui ressemble à un arbre qu'on plante, nourrit d'engrais et arrosé, après des années, il languit, sèche et perd ses branches. Ce qui mène l'auteur à aborder la vieillesse qui s'accompagne d'un sentiment de regret. Un regret de ne pas réaliser certaines choses ou rencontrer certaine personne ou de ne pouvoir concrétiser une telle ou telle idée : « Et à nos deuils, se mêle désormais le regret secret de vieillir. » (p. 26), et ce passage demeure inéluctable pour l'homme.

On peut déceler à travers ces pensées de l'auteur, l'idée de se construire un monde spécifique où, seuls ,lui et ses camarades, essayent de surmonter leurs douleurs et de se consoler. Une de ces scènes de ce monde s'est déroulée à Rio de Oro (Sahara occidentale), où Saint-Exupéry, ses camarades Riguelle et Bourgat et leurs équipages ont passé une nuit au désert à la suite d'un échec. L'auteur nous fait part de l'événement tout en mettant la lumière sur son aspect fraternel et spontané, en se faisant découvrir les uns des autres et en se racontant leurs souvenirs. Au sein de cette rencontre, l'auteur nous parle d'un enseignement : « On s'élargit par la découverte

d'autres consciences. » (p.28), d'autres expériences qui nourrissent ainsi les esprits des uns et des autres et contribuent à structurer et à former leurs personnalités. Ce que les conditions ordinaires ne leur a pas permis. Et avec ces échanges, se mêle un sourire comparé à celui d'un « prisonnier délivré qui s'émerveille de l'immensité de la mer » (p. 29), un émerveillement pareil est cette liberté de dire tout ce qu'on garde soigneusement en son subconscient, et le fait de s'extérioriser c'est une délivrance de secrets et de pensées gênantes. Et pour « la mer » désignée par grandeur c'est un signe de la richesse de ces consciences réunies au désert, de par leurs idées et leurs pratiques personnelles. C'est de ces pratiques et expériences personnelles que l'auteur s'inspire et se nourrit ainsi l'esprit ; et parmi elles, celle de Guillaumet, déjà évoquée et où nous nous penchons sur une analogie établie dans un récit sur l'aventure de Guillaumet aux Andes. C'était la comparaison faite entre l'emportement de Guillaumet durant cette aventure, et celui de « Gavroche » dans *Les Misérables*, l'œuvre de Victor Hugo. Une analogie réfutée par l'auteur qui considère que le courage de son ami est loin d'être comparé à celui d'un collégien, et dans des situations aussi désastreuses. L'auteur, dans ce passage, nous partage son témoignage et nous fait part de la vraie version de cette aventure : « Je t'apportes ici, Guillaumet, le témoignage de mes souvenirs. » (p. 29), et il nous raconte dans cette œuvre sa propre participation aux opérations de recherches dans les Andes, qui durèrent sept jours. Pour illustrer son émerveillement envers son ami, Saint-Exupéry lui attribue d'abord l'image du « Boxeur vainqueur, mais marqué des grands coups reçus » (p. 33) pour ainsi montrer son endurance face au climat neigeux de ces régions montagneuses. Ensuite, l'image de la « fourmi », pour ainsi montrer son « entêtement » par son avancement répétitif, inlassable et résolu. Par une confidence faite par Guillaumet à l'auteur, celui-ci nous révèle son contenu où son ami, pendant son errance dans les Andes, il essayait de s'imaginer des films ou des livres pour qu'il oublie sa situation, mais à chaque fois il se penche sur un autre souvenir. Une manière d'apaiser ses souffrances, peut-être que l'auteur s'est inspiré de celle-ci durant son naufrage dans le désert libyen (une aventure, dont les circonstances seront développée dans le deuxième titre de ce chapitre).

L'homme s'extériorise quand il rencontre des difficultés, selon l'auteur, et il découvre ses points forts et faibles au fur et à mesure que ces difficultés se compliquent ou se dénouent. Pour le démontrer, il cite l'exemple du paysan qui, par

son travail, se découvre et découvre simultanément des secrets enfouis dans la terre et ceux-ci demeurent immuables : « Le paysan dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il dégage est universelle. » (p. 4). Et de la même manière, le pilote, en franchissant les airs se reconnaît à travers les risques affrontés, et il en sort à la fin convaincu d'une vérité mondiale. Ainsi, l'auteur évoque le caractère uni du monde aérien où le pilote se méfie des nuages denses qui dissimulent les crêtes montagneuses. Ces obstacles immergés présentent un danger de mort pour les pilotes. Saint-Exupéry nous parle d'un silence et d'« une paix définitive » qui règnent au-dessous de lui, s'il s'engloutit dans ces nuages. L'auteur, par l'expression mise entre guillemets, désigne la mort. Mais, une telle scène aérienne, ne peut être découverte par les montagnards et cela malgré leur connaissance de ces nuages. Il nous fait part que, ce n'est qu'en étant cultivé, civilisé et ayant un métier, qu'on distingue le sens d'un tel « spectacle », ce qui manquait aux montagnards. Cependant, ils sont distingués par leurs bonté et serviabilité, en sauvant des pilotes échoués dans ces régions montagneuses : « Bien installés sur le versant de leur montagne, pareils à des gardiens de phare, ils étaient prêts sous leurs étoiles, à porter secours à des hommes. » (p. 9), comparés aux « gardiens de phare », il met en évidence leur importance à guider et à éclairer ces pilotes. De même, il tire de cette leçon de géographie, enseignée par son ami Guillaumet, des informations détaillées sur des endroits ignorés, même par des géographes, puisque ceux-ci s'intéressent uniquement aux grands repères tels que les rivières : « Car l'Èbre seul, qui abreuve les grandes villes, intéresse les géographes. » (p. 9), et ce sont les détails qui intéressent, le plus, les pilotes afin de prévoir toute erreur possible ou imprévu déviant le vol de sa trajectoire. Une telle déviation aérienne d'un appareil, ne pourrait avoir d'impact sur la société, plus que celle d'individus sur leur milieu social. L'auteur nous éclaire par une idée sur le contexte socio-économique qui règne autour de cette œuvre, connu par : « les maladies, l'argent, les tristes soucis domestiques » (p. 13), ces sujets dominaient sur les discussions des fonctionnaires, dans l'omnibus dans lequel l'auteur se déplaçait pour passer son test de confirmation. Ces derniers ont été critiqués par Saint-Exupéry ou plutôt leur vie qui se distinguait par son aspect égoïste et sa visée individualiste. C'est ainsi qu'il s'est adressé à ce « petit bourgeois de Toulouse » en le tutoyant : « Tu ne veux point t'inquiéter des grands problèmes, tu as eu bien assez de mal à oublier ta condition d'homme » (p. 13-14), et par ce dénigrement explicite de cette catégorie sociale, il exprime sa colère envers eux et sa volonté de changer ce

comportement indifférent vis-à-vis des conditions de vie de l'époque, marquées par la misère et le désarroi. Toutefois, l'auteur évoque l'évolution de son domaine en matière de son exploration : « il (le pilotage) est aujourd'hui bien exploré. Le pilote, le mécanicien et le radio ne tentent plus une aventure, mais s'enferment dans un laboratoire. » (p.14), c'est que l'industrie aéronautique s'est développée et que les pilotes sont plus rassurés qu'auparavant, et ils se fient plus à leurs cadrans qu'aux vues panoramiques du ciel : « Ils obéissent à des jeux d'aiguilles,, et non plus au déroulement des paysages. » (p. 14), et ces instruments de mesures créés ont servi le pilotage et bien d'autres domaines. De même, le radio de veille au sol qui sert à positionner l'avion et celui du pilote qui lui permet de s'auto-positionner, rendent cette tâche moins difficile : « il (l'équipage) ne sent point qu'il est en mouvement. » (p. 15). Il est vrai qu'ils sont plus rassurés avec cet appareillage, toutefois, pour des raisons dues aux intempéries, parfois ils se sentent perdus pour des moments dans l'espace, comme le cas de Saint-Exupéry et Néri, son radiotélégraphiste, dans leur voyage vers Casablanca. Dans ce voyage, l'auteur évoque l'importance de la Terre par rapport aux autres planètes : « ...à la recherche de la seule planète véritable, de la nôtre, de celle qui, seule, contenait nos paysages familiers, nos maisons amies, nos tendresses. » (p. 17), celle qui représente notre lien avec ce monde, notre refuge, celui de nos amis, proches et descendants. Sur le même intérêt porté à la Terre, nous citons cette réflexion survenue à l'esprit de l'auteur en savourant un croissant et un café au lait à Casablanca : « ...dans ce mélange de lait, de café et de blé, par où l'on communique avec les pâturages calmes, les plantations exotiques et les moissons, par où l'on communique avec toute la terre. » (p. 18), une communion qui perpétue ce lien et rend l'homme plus soucieux de son environnement. Cet homme passager, est fatigué par des paysages qu'il lui semblent ordinaires et peints d'une certaine monotonie, alors qu'ils ont une autre interprétation pour l'équipage, et il cite l'exemple d'une masse nuageuse : « Déjà il en tient compte, il la mesure, un langage véritable la lie à lui. » (p. 21), c'est ce langage qu'une simple personne ne pourrait s'approprier sauf si elle exerce ce métier.

Ce sont des liens établis entre le pilote et la géographie qui l'entoure durant son vol. c'est ainsi qu'un pic devient, selon l'auteur, une « mine immergée » qui menace tous les navires naviguant à ses alentours, si le pilote n'arrive pas à maîtriser son appareil. En évoquant ce simple regard du passager, Saint-Exupéry nous fait part qu'une tempête de mer est inaperçue pour un voyageur dans un bateau, tandis que

pour le pilote, cela l'enseigne sur des décisions qu'il doit prendre : « Mais l'équipage juge qu'ici (la zone de tempête) tout amerrissage est interdit » (p. 21). Ce regard qui l'a conduit à cette décision, lui a inculqué, à travers des signes, une maîtrise de son métier, comme le fait un paysan en prévoyant ,via des signes, l'entrée d'une saison ou l'approche d'un orage : « le pilote de métier, lui aussi, déchiffre des signes de neige, des signes de brume, des signes de nuit bienheureuse. » (p. 21-22), mettant ainsi cet appareil (l'avion) au centre de ces conditions climatiques, puisque le pilote en est exposé : « La machine (l'avion), qui semble d'abord l'en écarter, le soumet avec plus de rigueur encore aux grands problèmes naturels. » (p.22), c'est que le pilote porte une grande importance aux conditions climatiques, afin de mener son vol avec justesse et adresse. Ces deux dernières ne pourraient se réaliser que si le temps impart, pour que le pilote corrige ses fausses manœuvres, est respecté, car dépassé, il pourrait périr : « Car si dix minutes de retard n'ont guère de sens dans la vie journalière, elles prennent dans l'aviation postale une lourde signification. » (p. 25), tout retard, désignant un « temps mort » selon l'auteur, est un silence où toute aggravation du problème pourrait surgir. C'est ainsi que son ami Mermoz a péri au milieu de l'Atlantique Sud après avoir coupé le moteur arrière droit de son appareil, un silence éternel a suivi cet acte. La mort de celui-ci a été comparée à celle du moissonneur dans son champ. Le pilote et le moissonneur exercent dans deux champs superposés (ciel et terre), où chacun d'eux mène sa machine et vise au loin son point d'arrivée. Deux visions lointaines dans deux domaines différents, mais avec une seule conviction, celle d'arriver jusqu'au bout. Cette conviction pourrait être le fruit d'une passion pour ces domaines ou d'un amour de l'aventure. C'est ce que nous découvrirons dans la partie suivante de ce chapitre.

2- Le désert, de l'obsession à l'aventure :

Dans l'un de ses voyages nocturnes dans le désert, Saint-Exupéry le décrit tel un « grand territoire mort » (p. 17), c'est pour montrer l'absence d'une activité humaine nocturne au Sahara et la rareté des lumières artificielles sinon celles des escales parsemées de loin en loin. Toutefois, les pannes, les sauvetages et les recherches dans le désert, mettent les pilotes dans la contrainte d'atterrir dans des zones de dissidence. Ce qui mène l'auteur à évoquer certains points savants sur ces zones de refuge arides : D'abord l'enlèvement du sable qui trompe son piéton. Ensuite, l'enfoncement des roues dans les salines « salin : un marais salant où l'on récolte le sel déposé après évaporation de l'eau » (Dictionnaire encyclopédique, *Auzou*, édition 2005) qui semblent rigides et résonnent au contact des talons. Enfin, l'absence de pièges dans les surfaces lisses grâce à son sable aux grains durs, lourds et résistants. Pour montrer l'aspect géographique difficile de ces terres, l'auteur évoque la captivité de ses deux camarades Reine et Serre par les Maures, en parlant d'une évasion impossible de ceux-ci. Mais avant de se trouver un autre terrain pour se déposer, l'auteur nous partage une de ses explorations.

Il s'agit d'un caillou noir découvert sur le sol sous les étoiles. Ainsi, il s'étonne en s'interrogeant sur sa remontée en surface, alors qu'il était immergé dans les couches souterraines de la terre « ...mais quel miracle eût fait remonter l'un d'entre eux (des silex) jusqu'à cette surface trop neuve ? » (p. 48). Ce qui le conduit à l'appeler « trouvaille » pour ainsi exprimer sa joyeuse découverte en le décrivant : « Le cœur battant, je ramassai donc ma trouvaille : un caillou dur, noir de la taille du poing, lourd comme du métal, et coulé comme une larme. » (p. 48), et cette description nous fait part de son aspect miraculeux. En plus, le comparer à un métal c'est pour évoquer son éclat, et à une larme, c'est pour faire surgir une tristesse dissimulée dans ces régions. Puis, il éloigne tout refoulement du caillou et il avance son hypothèse qui suggère que le caillou est à l'origine d'un corps céleste, ce qui le mène à la vérifier. Pour se le faire, il collectionne d'autres cailloux noirs, à raison d'une pierre par hectare, et après avoir remarqué leurs similitudes (même aspect de clarté et de dureté), il confirme son hypothèse qu'ils sont le résultat d'une « lente averse de feu ». Saint-Exupéry s'émerveille plus de se retrouver dans ces lieux où se déroule cette scène mêlant des minéraux à une conscience d'homme. dans laquelle se distingue

cette pluie. : « Sur une assise de minéraux un songe et un miracle. » (p. 49), une réalité (l'assise de minéraux) représentée par un songe (la conscience d'homme) et un miracle (la chute des pierres noires). Pour enchaîner sur l'idée de songe, il nous informe sur l'un de ses échecs dans un lieu sableux et rocheux, attendant l'aube. Cette région lui paraît tel « un chantier désert d'ombre et de lune », enveloppée par « une paix de travail suspendu » et « un silence de piège ». Cette paix qui succède la suspension des travaux dans un chantier qui, connaît du vacarme et des voix pendant son activité. Mais, un air calme où règne des dangers, en faisant allusion au risque d'être enlevé par les Maures ou dévoré par une bête féroce. Allongé sur le sommet d'une colline, face aux étoiles, s'imaginant délié d'elles et faisant une chute libre. Mais, il ne tombait point, il se découvrait « noué à la terre », apaisé, il abandonnait son poids à celle-ci. À ce moment de délivrance, il glorifie la gravitation de l'avoir ainsi maintenu : « La gravitation m'apparaissait souveraine comme l'amour » (p. 50). Cet amour qui unit ses sujets et les incite à s'attacher les uns aux autres. Et il enchaîne dans son songe pour se sentir emporté sur son navire d'où il entendais la plainte des matériaux qui jaillit des profondeurs des terres en la comparant au gémissement « des vieux voiliers qui prennent leur gîte », c'est l'image d'un appel de détresse pour demander secours, ces matériaux qui ne pourraient supporter cet enfermement dans la terre, lancent leur appel peint de peine et de douleur. Cependant, l'auteur réalise que dans ces couches souterraines, régnait un silence de mort. Et il sent qu'il habitait « cette patrie, comme les corps des galériens morts, lestés de plomb, au fond des mers. » (p. 50), une comparaison qui nous révèle une passion éprouvée pour le désert, car le fait de le désigner par « patrie » , c'est une appartenance de naissance et d'être lesté de plomb tel un galérien, indique son attachement profond à cet endroit.

Saint-Exupéry a consacré une bonne partie de son œuvre au désert, deux chapitres, où il exprime son exaltation et son émerveillement par ces zones en se découvrant lui-même et la pensée universelle de l'homme qui manifeste une innocence innée et originale : « Au fond d'un Sahara qui serait vide, se joue une pièce secrète, qui remue les passions des hommes » (p.90). Ce désert qui inspire à l'auteur une solitude, dans ses vols nocturnes, et laquelle il nous décrit avec tous ses aspects dimensionnels : « Mais je connais la solitude. Trois années de désert m'en ont enseigné le goût » (p.61). On ne s'abstient pas d'être attiré par ses secrets enveloppant ses hommes, ses femmes et leurs traditions, malgré sa parution privée de personnes, de maisons et de vie aisée.

Et cette attraction ne se ressent pas dès la première vue mais après y être séjourné plusieurs jours, « S'il n'est d'abord que vide et que silence, c'est qu'il ne s'offre point aux amants d'un jour » (p.62). Un désert plein de mystères et de misères vécus par l'auteur et racontés sous forme d'histoires enchâssées, comme celle de Bark, l'esclave qui a été racheté par Saint-Exupéry et ses compagnons et libéré, ainsi des Maures. Cet esclave a retrouvé son vrai nom « Mohammed », après une vie de servitude, menée dans l'espoir de retrouver son foyer et sa famille. Cette aventure, à travers laquelle l'auteur a mis la lumière sur les réalités dures de ces déserts, mêlées d'asservissement de l'homme et de tyrannie qui y régnait, nous a éclairci un angle semblant obscur sur la vie quotidienne des esclaves : qualifié de « muet », l'esclave fait ses tâches habituelles machinalement et d'une résignation extrême avec la seule alternance du jour et de la nuit « ce Sahara où le jour et la nuit balancent si simplement les hommes d'une espérance à l'autre » (p.80), une « espérance » dans un désert - où la monotonie, le mutisme du captif (son silence) et sa surdité (privé des voix familiales) – adoucit cette rudesse entre une chaleur diurne et une fraîcheur nocturne. Toutefois, on distingue son émerveillement pour ces régions arides du monde. Une fascination qui se manifeste en sa manière de décrire le Sahara avec précision quand il parle des plateaux qui se situent entre Cap Juby (sud du Maroc) et Cisneros (Sahara occidental) : « des plateaux en forme de troncs de cône dont la largeur varie de quelques centaines de pas à une trentaine de kilomètres » (p.47). Sa description de ces plateaux durant l'un de ses survols, révèle la multitude de ses passages par ces terres et l'intérêt porté à celles-ci.

L'habitant du désert se démarque par sa solitude en raison de son mode de vie et ses coutumes, d'où, l'attribution de l'auteur à l'existence de celui-ci du nom d' « empire » : « L'empire de l'homme est intérieur » (p.62). C'est-à-dire qu'il importe peu à cet habitant du Sahara de posséder une maison ou un fusil, car sa raison de vivre est incarnée dans ses croyances, ses convictions et ses méditations : « celui-là émerge véritablement dans des solitudes tibétaines » (p.62). Une solitude accompagnée de silence, revêtant toute existence dans le désert, et dont on ne peut se passer si la patience fait défaut. Et s'armer de patience est primordial pour y subsister : « Et nous n'avons point à lutter contre d'autre ennemi que le silence... » (p.66). Dans une telle situation, où l'auteur mène une vie dure au milieu des dunes, et qui perdure pour des jours, il s'enchanté par la présence d'objets lui rappelant sa vie

réelle, celle menée en Europe, comme l'enthousiasme qu'il a éprouvé en caressant des feuilles de plantes poussées dans un parc artificiel, au fort de Port-Étienne (Mauritanie) : « Il y pousse trois feuilles vertes, et nous les caressons du doigt comme des bijoux » (p.67), et en les comparant à ce métal précieux, il nous souligne la rareté des plantes au désert, et son attachement à son pays natal (la France). Un attachement d'âme et de conscience à son pays, mais mêlé d'un autre de passion et de plaisir au désert : en imaginant l'état moral de Bark entre les siens, dans les premiers jours de son arrivée après une longue rupture, l'auteur dit : « Il serait moins heureux qu'au désert chez nous » (p.86). Il exprime leur appartenance au désert en employant le pronom « nous », qui le désigne lui et ses camarades de ligne, et montre leur familiarisation avec ces régions arides et les circonstances dans lesquelles ils vivent. Une de ces circonstances, ce serait l'échec de l'auteur et son mécanicien en Lybie où il a éprouvé sa passion pour le désert « J'ai beaucoup aimé le Sahara » (p.105), un amour l'amenant jusqu'à ce qu'il décèle la contenance même du sable qui les entoure « Nous sommes tombés dans un monde minéral » (p.105) et montrer que celui-ci n'est pas vain, il est riche en minéraux qui sont vitaux pour l'homme. Une sensation d'être englouti par cette aridité qui manifeste un vide mais plein d'enchantement et de bonheur « Si je m'endors je ne sais point la différence. Et puis quelle paix ! » (p.109) c'est-à-dire qu'en plein péril, il se sent toujours serein et rassuré. Sa connaissance du désert, l'a enseigné sur ses secrets, l'un de ces enseignements l'a conduit à suivre les traces des renards des sables (fennecs) pour ainsi trouver un signe de la vie et par conséquent l'eau. Une promenade qui a enchanté l'auteur « Et j'oublie ainsi que j'ai soif » (p.112) et qui lui a appris certaines choses, qui pourraient l'intéressaient, telles que la manière sage dont cet animal s'approvisionne d'escargots accrochés à de minuscules arbustes « S'il (le fénech) se rassasiait sans précaution, il n'y aurait plus d'escargots » (p.113). Cette déduction de l'auteur nous révèle son esprit observateur et analytique de tout ce qui l'entoure. D'ailleurs, après sa marche solitaire, et avec la tombée de la nuit, il a décidé de retourner vers l'épave de l'avion et de retrouver son compagnon Prévot. Une décision qu'il a prise après n'avoir rien repéré. Ainsi, il rejoint son camarade et décident tous les deux de reprendre leur marche vers l'Est-Nord-Est.

Tout en relatant les différents faits de leur aventure, Saint-Exupéry se compare au sable, une façon d'exprimer sa lassitude et l'extirpation de certains souvenirs de sa mémoire « Moi aussi j'étais comme du sable, et tout, en moi, s'est effacé » (p.120).

Cette comparaison pourrait montrer sa fascination et son exaltation manifestées pour cette composante essentielle du désert, de par sa richesse en minéraux et sa résistance aux changements climatiques. Cette résistance, en revanche, ne peut empêcher les vents d'effacer les vestiges des hommes et des animaux. Ce même désert expose l'homme à la chaleur du soleil, le jour et le prive ainsi d'une ombre sous lequel il se protège et se repose. Selon l'auteur, le Sahara a sur le passant un double effet d'exposition aux rayons ardents diurnes et au froid nocturne : « Il (le désert) ne forme point d'ombre pendant le jour, et la nuit il vous livre tout nu au vent. » (p.124). Dans le passage précédent, on remarque l'emploi du pronom « vous » pour ainsi impliquer le lecteur dans son expérience, et produire un effet pathétique chez lui. Saint-Exupéry accentue cette scène par une métaphore qui nous peint l'auteur en cavalier fuyant son ennemi, mais qui succombe finalement : « ...je ne puis fuir les assassins et je tombe à genoux, la tête dans les mains, sous le sabre » (p.125), une illustration révélant l'affaiblissement de l'auteur par la soif et son abandon au vent « Couché ou debout, je suis exposé à ce fouet de glace » (p.125). Et par l'emploi du mot « fouet », cela pourrait faire allusion à l'esclave capturé au désert, où il était fouetté et maltraité.

Afin de s'abriter de ce vent glacial, l'auteur se trouve refuge en creusant une fosse dans la terre sableuse où il se recouvre tout le corps sauf la tête. Une solution qui n'a guère plu à son ami qui préfère « battre la semelle » (p. 125) ce que qualifie l'auteur d'erreur « Il (Prévot) a tort » (p. 125). Dans cet état de repos, il exprime sa satisfaction, malgré sa soif : « ...cependant je me sens mieux » (p. 125), et il se livre à ses songes, sans bouger une partie de son corps, et oublie complètement sa peine. Par l'immobilité et l'imagination, il s'est trouvé un moment de joie interne consolante et dans lequel il se sent accompagné d'images l'emportant vers un imaginaire paisible. D'ailleurs, il ne s'est jamais senti seul au désert : « Je ne fus jamais seul dans le désert » (p.126) car même s'il ne rencontre point d'hommes, il plonge dans ses songes et ses méditations. Dès l'aube, les deux prisonniers du désert reprennent leur route vers la liberté, tout en profitant de la fraîcheur matinale et évitant ainsi de marcher sous le soleil brûlant du jour. Pourtant, un avancement sous le vent, ne peut les débarrasser de leur soif, qui devient, selon l'auteur, une maladie plus qu'un désir. Et ils s'assoient de temps à autre pour reprendre leur souffle, en remarquant le changement du paysage pierreux en un autre sableux. Le sable vaut plus que l'acier : « À l'armure d'acier, je préfère le sable » (p.128), et le valorisant ainsi, l'auteur divulgue sa connaissance du désert : « C'est le désert blond. » (p. 129), et plus encore il le s'approprie « Le

désert, c'est moi » (130), d'une certitude prônant toute une expérience vécue dans cette zone géographique sèche et aride « Le soleil a séché en moi la source des larmes » (130), et puisqu'il l'a séchée, l'auteur ne pourrait exprimer ses remords ni ses souffrances pour ainsi se consoler et se rassurer. Un rassurement qui va se concrétiser, après une lueur d'espoir qui a frappé l'écrivain subitement, en regardant quelques verdure jaillissantes, ce qui l'illumine d'une espérance impatiente. Cette expérience a enraciné en lui cette obsession du désert, ce qui l'amène à en témoigner aux lecteurs : « À tous ceux d'entre nous qui ont connu la grande joie des dépannages sahariens, tout autre plaisir a paru futile. » (p. 144), par cette affirmation, il nous explique la signification d'une peine partagée avec autrui, et la joie éprouvée une fois sauvé, et comment ce sentiment nous accompagne tout au long de notre vie, par rapport à une autre joie dans des conditions meilleures, mais qui ne laisse aucune trace mnémorique et qui paraît vaine. Comme le cas de Saint-Exupéry qui a possédé le Sahara « Mon Sahara, mon Sahara, te voilà tout entier enchanté par une fileuse de laine. » (p. 53), une intimité qui s'est créée entre l'auteur et le Sahara se distinguant par l'emploi du pronom personnel « te » et par cette personnification (enchanté). Un enchantement mêlé à une inquiétude qui régnait dans les régions de dissidence, telle celle ressentie au fort espagnol de Cap Juby autour duquel les menaces d'une attaque des Maures le guète de loin. Et c'est presque la même situation vécue au fortin de Nouakchott en Mauritanie, où vivaient un vieux sergent avec ses quinze Sénégalais. L'auteur, Riguelle et Guillaumet, à cause d'une panne auprès du fortin, y passaient une nuit. Ainsi, ce sergent leur raconte sa souffrance dans l'isolement et son attente pour le ravitaillement pendant des mois, avec un espacement allant jusqu'à six mois. Durant la nuit, sur la terrasse du fortin, l'auteur nous partage ses réflexions sur les étoiles et leur immobilité et qui, vues d'un avion, elles se transforment en un village d'étoiles. Mais, pour le sergent, c'étaient des constellations lui indiquant des directions vers Tunis et Dakar, lui rappelant des aventures personnelles. Puis, l'écrivain nous parle de Port-Étienne et de son fortin qui est difficile à atteindre par les rezzous (meneurs d'une razzia) : « razzia : mot arabe qui désigne une incursion en territoire étranger menée afin de capturer un troupeau, de piller les récoltes » (Dictionnaire encyclopédique, *Auzou*, édition 2005). Cette difficulté est due à son emplacement au milieu du désert entouré par des dunes de sable, qu'on ne peut franchir aisément. Mais, il nous informe que ce fortin est toujours menacée d'une attaque probable de la région Nord qu'un rezzou se dirige droit vers Port-Étienne et que le capitaine-

gouverneur leur (l'auteur et son équipage) montre sa marche sur la carte. Un « rezzou fantôme » selon l'auteur, puisqu'il n'est jamais apparu. Il nous raconte qu'ils habitent à un kilomètre du fort et rentrant chez eux la nuit, une sentinelle sénégalaise les interroge sur leur identité pour se rassurer. Car « C'est tout le Sahara qui s'effraie de nos ombres... » (p. 67), une peur du rezzou invisible qui remplit le désert et sème l'insécurité. Pourtant, cette menace est devenue une « noblesse » pour ces « Français » qui passent devant la sentinelle en toute sécurité. Cette sécurité est à demi ressentie en présence des Maures insoumis, selon l'auteur et pour des raisons d'approvisionnement en pain, en thé et en sucre, passent par les fortins de Cisneros ou de Juby. Parfois, l'auteur et son équipage leur font visiter le monde à bord de leur avion, une manière d'« éteindre leur orgueil » (p.69), car, selon l'auteur, leur assassinat des prisonniers est dû à un mépris et non pas à une haine. Et il nous fait part qu'on les promenant en Savoie (France), ils découvriraient l'abondance de l'eau douce à travers une cascade. Puis, face à cette abondance, il évoque la rareté des puits dans le désert, et la quête de l'eau qui est fréquente et devançant celle de l'argent. Une eau qui vaut de l'or, selon l'auteur, et la pluie est un signe d'exode dans le Sahara. Puis, il nous éclaire sur l'histoire d'El Mammoun, un vassal des Français respecté par les tribus, qui s'est emparé, une nuit, des chameaux et des armes après avoir assassiné les officiers qu'il accompagnait. Ce révolté s'est éteint devant le peloton mobile d'Atar (nord-ouest de la Mauritanie). À cette histoire, s'oppose celle de Bonnafous un officier méhariste du peloton d'Atar, qui est détesté par les Maures. Celui-ci a sauvé Atar d'une menace des rezzous, et il les tourmente même loin d'eux. Un rezzou du nom de Mouyane (déjà évoqué), qui veut éliminer Bonnafous, harcèle Saint-Exupéry par d'indignes propos tels que : « Tu manges de la salade comme les chèvres... » et « À quoi te servent tes avions, ta T.S.F, ton Bonnafous, si tu n'as pas la vérité ? » (p. 76), un mépris manifesté par ce Maure et révélant de la rancœur envers les Français. Cette vérité qui se traduit, selon l'écrivain, par un monde secret lui appartenant, loin de toute matérialité, le conduit à exprimer son admiration pour Mouyane : « Et j'admire ce Maure, qui ne défend pas sa liberté, car dans le désert on est toujours libre... » (p. 76), car on défend une valeur et non pas un trésor. Une admiration manifestée malgré le mépris du Maure, et cela montre l'estime de l'auteur pour la vie saharienne ornée de liberté. Cette liberté qui fait du désert « un royaume secret » où règne le silence. Et c'est dans ce silence que Bonnafous chemine en menant son peloton au Sahara. Et les Maures, par peur d'être surpris, serrent leurs tentes. Et

l'auteur, nous évoque la rentrée de Bonnafous en France, et son impact sur ses ennemis : « Lorsque Bonnafous rentrera en France, ses ennemis, loin de s'en réjouir, le pleureront, comme si son départ enlevait à leur désert un de ses pôles, à leur existence un peu de prestige... » (p. 77), un secret divulgué par l'auteur, concernant la vivacité et l'animation créées par Bonnafous dans le désert et le sens qu'il a donné à la vie de « ses ennemis » pourvue de gloire, car ils ont connu cet héroïsme en le poursuivant. En fait, l'auteur dévoile un autre aspect de la vie saharienne qui se manifeste par la reconnaissance d'une même période partagée avec tout ce qu'elle contenait : « Il a joué sa vie contre la leur, et pendant des années. Il a fait ses règles de leurs règles. Il a dormi, la tête appuyée à leurs pierres. » (p. 77), c'est le risque de la mort, c'est le respect de la loi du plus fort et c'est l'égalité dans les moyens qui ont fait de l'absence de Bonnafous une perte pour les Maures : « Et les Maures, qu'il laisse jouer seuls, perdent confiance dans un sens de la vie qui n'engage plus les hommes jusqu'à leur chair. » (p. 77), et un autre secret dévoilé qui représente cette rivalité conduisant l'homme à se reconnaître dans le désert et le nourrit de cette confiance en soi. C'est ce que pensent les Maures de Bonnafous : « Il reviendra hanté par sa noblesse perdue, là où chaque pas fait battre le cœur, comme un pas vers l'amour. » (p. 77), afin de retrouver sa vie d'homme, car il s'est habitué à cette vie saharienne où on le craint et vénère sa présence et où il découvrira « les seules richesses véritables » telles que « ce prestige du sable, la nuit, ce silence, cette patrie de vent et d'étoiles ». Un retour qui ne s'est pas réalisé encore, mais « si Bonnafous revient un jour, la nouvelle, dès la première nuit, se répandra en dissidence. », et il présentera la même menace pour les Maures. Ces derniers qui mènent leur vie libres de tout asservissement, entravent cependant la liberté d'autres gens et bouleversent ainsi leur existence. Cette entrave est représentée par la capture des esclaves et leur soumission à leur service pour quelques années puis les vendre ou les condamner à cette vie asservie jusqu'à leur mort. Parmi ces entravés, on cite Bark dont on a déjà évoqué l'histoire (premier chapitre).

La vie de l'esclave est réduite à la préparation du thé et à d'autres tâches domestiques et pour des profits, il n'en a aucun, sauf ce verre de thé accordé, parfois, par son chef : « C'est l'heure où le maître est bon pour l'esclave... » (p. 81). Donc, l'esclave se charge de cette besogne quotidienne, sans dire mot et accompagne son maître fidèlement puisqu'on ne l'enchaîne jamais. Lié à sa nouvelle vie dans l'esclavage, et à un mode de vie différent du sien, il ne garderait de son passé familial

et tribal que de rares souvenirs sinon quelques noms. Livré à la servitude, et le moment où on le délivre à cause de son âge avancé et son affaiblissement, il essaierait de se faire admettre par un autre maître, mais en vain : « Pendant trois jours, il se proposera en vain de tente en tente, chaque jour plus faible, et vers la fin du troisième jour, toujours sagement, il se couchera sur le sable. » (p. 81), ainsi, on l'abandonne à son sort, après un dévouement de tant de d'années, en plein air exposé aux rayons brûlants du soleil ou aux souffles des vents glacials. Cet abandon à soi-même est accompagnée d'une autre, celle des enfants des Maures qui s'amuse à regarder l'esclave nu, allongé sur le sable et agonisant : « ...à chaque aube, couraient voir par jeu si elle (l'épave de l'esclave) remuait encore, mais sans rire du vieux serviteur. » (p. 82), et le fait de ne pas rire révèle instinctivement leur innocence et inconscience. Cette dernière a permis aux Maures adultes de récompenser ce serviteur par cette froideur d'âme : « Séché par le soleil et reçu par la terre. Trente années de travail, puis ce droit au sommeil et à la terre » (p. 82), travailler péniblement sous le soleil et s'enfouir aisément dans la terre, pour y dormir éternellement, tel est l'itinéraire d'un esclave.

En revanche, si nous citons la manière dont Bark berger traitait ses brebis en gestation, on touche cette conscience d'homme perdue chez ses captifs : « ...ralentissant les plus agiles à cause de leurs agneaux à naître... » (p.79), faisant preuve, en plus, de son honnêteté et de sa tendresse face à des êtres fragiles et soumis. Bark vit une soumission qui fait apparaître en lui « Mohammed », son nom, berger, bannissant tout aspect d'un esclave qui cède à sa destinée d'asservi : « Bark ne s'installait pas dans la servitude comme on s'installe, las d'attendre, dans un médiocre bonheur. » (p. 83), pour ainsi montrer que l'esclave, d'habitude, attend le jour où il retrouverait sa liberté, dans ce milieu de servitude, mais sans faire des efforts pour réaliser son rêve, ce qui n'est pas le cas de Bark, comme nous l'avons déjà abordé. Ainsi, pour apaiser sa vie stressée, Bark raconte des moments de son passé à Marrakech, sa ville natale : « Au milieu de la nuit, nous racontait notre interprète maure, au milieu de la nuit, il (Bark) a parlé de Marrakech, et il a pleuré. » (p. 83), saisissant ainsi, le moment opportun pour s'extérioriser, le moment où il pourrait s'adresser à autrui, pour se révéler. Ces révélations de ses sentiments, l'ont poussé à « pleurer », ce qui nous décèle la lourdeur de la douleur supportée par Bark ou par tout autre esclave. Une douleur morale surtout, puisque l'esclave fait ses tâches quotidiennes avec un mutisme et privé de tout autre droit de s'exprimer : « Alors

l'esclave, muet, charge le réchaud de brindilles sèches, souffle sur la braise, remplit la bouilloire, fait jouer pour des efforts de petites filles, des muscles qui déracineraient un cèdre.» (p.80), par cette description, l'auteur nous évoque l'inutilité d'un esclave pour accomplir de telles tâches, qui pourraient être assurées par un enfant d'une part, et la force physique de l'esclave, qui pourrait être destinées à d'autres travaux plus utiles, d'autre part. En outre, il ne pourrait s'exprimer librement : « Il est pris par le jeu : faire le thé, soigner les méhara, manger. » (p. 80), impliqué dans un milieu fermé caractérisé par une monotonie démoralisante. On peut toucher cette monotonie, qui domine sur la vie au désert : boire du thé quotidiennement, conduire les bêtes au puits, et prendre ses repas quotidiens. Une vie où se mêle la tyrannie, la servitude et l'humanisme. Cette dernière notion qui caractérise certains traits de l'homme, nous apparait clairement chez l'écrivain et ses compagnons, chez l'esclave Bark, et chez le Bédouin du désert libyen, dont on a déjà évoqué l'histoire. Une notion que nous essayerons d'éclairer davantage dans cette dernière partie de notre recherche.

3- Humanisme, autobiographie et littérature :

Dans ses premiers jours à la compagnie aérienne Latécoère, Saint-Exupéry vit accompagné de la peur des sommets montagneux d'Espagne, encore ignorés, et du respect manifesté pour les anciens pilotes. Un respect qui devient éternel si l'un de ceux-ci ne reviendrait de son voyage à jamais. Quand ces anciens racontaient leurs exploits, ils tracent aux nouveaux pilotes un itinéraire de héros des contes où ils rencontraient des dragons et passaient de rudes épreuves. Parmi eux, l'auteur nous cite l'exemple de Bury, qui, revenu de son voyage, las et assourdi par l'exposition de ses oreilles aux vents violents des airs, il réagit par un rire à l'interrogation de l'écrivain sur les circonstances de son voyage. Une réaction qui n'a pas surpris l'auteur, qui, en revanche, le vénère en disant de lui : «...ce camarade aux lourdes épaules me parut d'une étrange noblesse : il laissait, sous sa rude écorce, percer l'ange qui avait vaincu le dragon. » (p. 6). Cette rencontre a fait songer l'auteur à l'aspect spirituel de l'homme, qui est représenté par la grandeur d'une âme, qui remporte sa victoire sur la cruauté d'une autre. Par de telles figures de styles ornant cette œuvre, il met le lecteur au sein même de la scène décrite, comme on pourrait le constater dans cette représentation imagée du ruisseau Motril en lui attribuant l'aspect d'un serpent qui guette sa proie de loin : « ...il me guettait à deux mille kilomètres d'ici » (p. 9). Sur la carte géographique, selon l'auteur, tout est significatif même la présence d'une bergère qui est « négligée par les géographes » (p. 9), une sorte de valorisation de l'homme en général et de ces campagnards en particulier.

Cette valorisation qu'on ne touche pas dans ce passage narratif où il nous raconte son déplacement dans l'omnibus pour sa consécration : « Cet omnibus sentait le renfermé, l'administration poussiéreuse, le vieux bureau où la vie d'un homme s'enlise. » (p. 11), un renfermé reflétant la passivité monotone des administrations de même que pour l'ennui qu'on y ressent et le tarissement des valeurs humaines dans ce métier. Le souvenir de ce déplacement a gravé sa mémoire. Il ne s'abstient guère de citer le nom d'un pilote qui a trouvé la mort dans ce métier de pilotage, l'écrivain qui n'avait jamais atterri à Casablanca où son vol s'achève. Donc, il le cite parmi « les cent camarades de la ligne » (p. 12) car cette mort est survenue le matin même où Saint-Exupéry livrerai son premier courrier, ce qui l'a bousculé au début et perturbé. L'auteur ne pouvait reconnaître s'il fait « mauvais temps » ou non, mais ce qui le rassurait en ce temps-là étaient les recommandations de son ami Guillaumet, qui lui a

enseigné la carte de l'Espagne et qui « par un seul sourire » (p.13) avait effacé toutes les peurs que les anciens déversaient sur les nouveaux.

Cette pensée mêlée de vantardise et d'égoïsme de la part de ces anciens pilotes, a été abordée par l'auteur en parlant du fonctionnaire toulousain. L'auteur a soupçonné ce dernier, de pouvoir changer un jour sa pensée ou leur mauvaise conduite : « Maintenant, la glaise dont tu es formé a séché, et s'est durcie, et nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi ou le poète, ou l'astronome qui peut-être t'habitait d'abord. » (p. 14), c'est pour mettre en lumière l'aspect humaniste chez l'homme qui se caractérise par sa pensée universelle comme le cas de ces trois compositeurs des notes musicales, des vers harmonieux et des équations astronomiques. Et cet aspect se disperse si on ne s'y habitue guère à l'évoluer dès le jeune âge, selon Saint-Exupéry.

Cette universalité qui ne manquerait point chez ces pilotes qui sacrifient leur vie pour accomplir une mission, qui s'avère indispensable, afin de garder ce lien humain entre les différentes races et maintenir un ordre international d'échange d'informations. Un souci, qui n'apparaît pas assimilé par les gouvernements de l'époque, comme c'est déjà évoqué, qui ne se soucient, selon l'auteur, que des lois et leur application sans avoir la moindre préoccupation des risques que courent ces navigateurs d'espace. On peut distinguer ce sacrifice dans l'attitude de Mermoz, l'ami de Saint-Exupéry, qui reprend ses vols sur la même zone où il a été , un jour, enlevé par les Maures : « Et Mermoz reprit ses courriers au-dessus des mêmes territoires » (p.23). Et en employant l'expression « essayer » dans : « Mermoz “essayait” pour les autres » (p.23), l'auteur dégage le dévouement et la mise en disposition de son camarade pour les autres, en franchissant les Andes pour la première fois. Et c'est à travers les convictions personnelles de ses compagnons, concrétisées dans leurs comportements, que l'écrivain exprime son adhérence à celles-ci. Parmi ces convictions, on cite celle de Mermoz, en évoquant le métier de pilotage, « La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes » (p.27).

C'est dans cette union, que l'écrivain évoque et prime, qu'on distingue la valeur de l'amitié : « On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz » (p.27), une qualité qu'on ne peut évaluer avec de l'argent, une façon de dire que l'homme vaut par ses valeurs humaines et son comportement honnête avec autrui loin de toutes considérations matérielles. Toutefois, il met en exergue cette honnêteté en délivrant l'homme à vivre ses épreuves et à en tirer des convictions qui contribueront à former

sa personnalité. Tout en mettant l'accent sur le dévoilement de cette dernière, nous soulignons que l'auteur, en sus de son dévouement à son métier de pilote, il éprouve une exaltation particulière à celui de berger, en parlant de l'esclave Bark : « il avait exercé un métier magnifique » (p.79), et quand il l'a qualifié de « médecin », de « prophète » et de « roi », il nous a décelé son caractère ferme : prendre soin des autres (médecin), les guider et les éclairer (prophète) et leur procurer paix et sécurité (roi). Ainsi, deux métiers qui convergent en matière de quelques principes partagés tels que la responsabilité, le dévouement et l'honnêteté. Peut-être, c'est parmi les raisons pour lesquelles, l'auteur s'est passionné avec cet esclave en négociant son rachat des Maures. Cette histoire de Bark a marqué cette œuvre par des valeurs humaines, telle que la générosité de l'auteur et de ses compagnons, en rachetant l'esclave et en se souciant même de son voyage vers sa ville natale : « Il ne fallait pas que Bark crevât de faim en débarquant. Ils (ses deux compagnons) me donnaient mille francs pour lui (Bark) » (p.85-86). Une générosité qui s'est transmise à l'homme libéré, quand il est arrivé à Agadir, il a eu envie d'offrir des cadeaux aux petits enfants, et de semer quelques grains de bonheur dans leur existence. Un tel geste de sa part divulgue ce sentiment d'amour qu'un homme peut manifester quelle que soit sa race ou sa descendance : « ...Alors qu'il éprouvait, comme on éprouvait une faim profonde, le besoin d'être un homme parmi les hommes, lié aux hommes » (p.89).

Et pour élucider ce lien, dont nulle personne ne pourrait se passer, on peut citer sa situation périlleuse dans le Sahara libyen avec Prévot, comme nous l'avons déjà abordé, et en allumant un feu pour appeler secours, il s'est expliqué : « Nous demandons à boire, mais nous demandons aussi à communiquer » (p.108). L'eau est vitale, la communication, aussi, est primordiale dans la vie des hommes et c'est un autre appel, dans la même circonstance, lancé par l'auteur : « Mais où sont les hommes ? » (p.108), une interrogation qui vaut au même temps une exhortation à garder le lien entre humains.

L'état psychique des proches pourvue d'angoisse et de stress incite l'auteur à le qualifier de « flammes de désespoir » (p.109), faisant ainsi une analogie entre leurs flammes d'espoir (d'être secourus) est celles des siens. Ce qui le pousse encore à qualifier le dit état de « naufrage », ce naufrage qui pourrait engloutir leurs vies d'un côté et l'espérance de leurs familles d'un autre. Cependant, ils rejettent le fait d'être considérés comme des naufragés « Nous ne sommes pas les naufragés » (p.120) tout

en désignant ces derniers (comme nous l'avons déjà cité au chapitre précédent). Tout en relatant les événements de cet échec au désert libyen, Saint-Exupéry introduit des dialogues divulguant une sorte de psychose dans laquelle il vivaient. Et cela par le biais de la description de leurs portraits moraux, à titre d'exemple on cite celui de Prévot lors de ses délires « Prévot, les yeux fixes, s'éloigne déjà », « Ce vertige du vide le (Prévot) prendra et il ne pourra plus faire demi-tour » (p.121), ce qui explique la dégradation de son état moral, causée par cet enfermement dans le désert. Ou bien celui de l'auteur, dans la même situation « Je n'estime pas d'un très bon augure cette indifférence qui m'est venue », « À demi noyé, j'ai ressenti la même paix » (p.121), ce qui nous montre un autre aspect moral caractérisé par une renonciation de l'auteur à la vie et à tout ce qu'elle pourrait entraîner. L'emploi du mot « indifférence » résume cet abandon. Et dans l'autre passage c'est le mot « paix » qui illustre son épuisement. Malgré cette situation périlleuse dans laquelle les deux égarés se trouvaient, l'auteur l'en saisissait pour écrire une lettre « Mais, j'en profite pour écrire une lettre posthume,... » (p.122), et nous distinguons sa vocation d'écrire pour être lu. En plus, l'adjectif « posthume » rend cette écriture significative et porteuse de messages. Ceux-ci consistent en « de sages conseils », selon l'auteur, et ses lecteurs vont regretter sa mort « Voilà une admirable lettre posthume ! Quel dommage qu'il soit mort ! » (p.122). On touche dans cette anticipation l'estime de soi chez l'auteur, qui témoigne de sa confiance en lui. Les lecteurs de la même lettre exprimeront leur désolation de ne pas avoir rencontré son auteur, ou du moins avoir cette chance de lui lire d'autres lettres similaires.

De ce fait, nous pouvons évoquer le genre littéraire de cette œuvre où le « je » de l'écrivain est présent et à qui elle est destinée. Partant du fait que Saint-Exupéry a écrit sur une période de sa vie, puisque la plupart des passages évoquent son métier de pilote. Donc, ce qui nous paraît le plus adéquat c'est que c'est une autobiographie. En se référant à la définition de Philippe Lejeune, on peut distinguer la présence de ses éléments constitutifs dans cette œuvre : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (*Le Pacte autobiographique*, Philippe Lejeune, 1975, P. 14), on peut dire que la rétrospection est respectée puisque cette œuvre est parue en 1939, et les événements relatés sont antérieurs à cette date (débutant en 1926 jusqu'à 1939) . pour la « personne réelle », elle est distinguée par l'emploi de la première personne « je », et le nom réel de l'auteur figure sur la

couverture de l'œuvre. Concernant « sa propre existence », on peut la percevoir dans l'évocation d'épisodes de son enfance, de son métier de pilote et de ses aventures personnelles. Quant à « sa vie individuelle », elle est relatée par rapport à lui, à sa femme ou en compagnie de ses camarades, comme on distingue « l'accent » mis sur celle-ci par les différentes aventures qu'il a vécues au désert, comme cela est déjà évoqué. Finalement, pour « l'histoire de sa personnalité », on peut la toucher dans les passages où il raconte ses débuts à la compagnie Latécoère et son itinéraire professionnel.

Dans ce dernier où la peur de mourir l'a accompagné durant son combat de subsistance au désert : « Cela me peine de finir par le froid », « Je n'aime pas être flagellé comme un esclave... » (p.125), une analogie entre le froid et le Maure qui dominant respectivement l'homme (l'auteur) et l'esclave. Ce souci désespérant se transforme en espoir après avoir remarqué des signes d'une vie humaine et animale « des plaques de verdure » (p. 130). Cet espoir chargerait l'auteur de certitude et de vie, car il s'est rassuré d'une présence humaine et par conséquent de ses conditions d'être. Des traces de pieds et de chameau le conduiront à croire en un secours certain. Ces pieds « miraculeux » comme il les a qualifiés, pour ainsi montrer le miracle dissimulé à l'intérieur de l'homme, qui traverse toutes ces terres, avec toutes les peines qu'elles contiennent, et arrive à se distinguer des autres créatures. Une qualification par laquelle, il exprime sa vaillance et sa gloire de traverser toute cette distance, et endurer la faim et le froid. Croire à ce secours, c'est croire qu'il existe une caravane, dans les alentours de ces traces, qui « se balance » (p. 131), en illustrant par cette métonymie le balancement des fardeaux transportés par les chameaux. Une autre déduction qui nous révèle son expérience dans le désert, nourri par sa fréquentation de ses gens. Ces derniers amenant une vie mêlée de peine et de mystère mais pleine d'espoir et de liberté. C'est par le chant d'un coq, que l'auteur trouve cet espoir d'être sauvé. Puis, il affirme que c'était le même chant entendu par son ami Guillaumet qui dit : « Vers la fin j'entendais des coqs dans les Andes » (p. 131). Des faits de son vécu, et sur lesquels l'auteur s'appuie pour exprimer son lien étroit avec le désert, et l'homme qui y subsiste. Cet homme qui est représenté par le Bédouin ou l'Arabe, manifeste des traits humanistes le concernant et le désignant comme l'homme idéal de ce monde. L'auteur souligne, dans cette scène où lui et son ami Prévot ont été sauvés par l'Arabe, ce sentiment de pitié et de solidarité dévoilés chez ce Bédouin «...Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange » (p. 133). Et par

l'emploi du terme « archange », Saint-Exupéry nous fait part de cette bonté et supériorité d'âme qui caractérisent cet homme d'une part, et sa pauvreté qui ne l'a pas empêché d'aider ceux qui sont en péril, d'autre part. C'est ce comportement solidaire qui manque le plus à notre monde actuel, une idée étayée par l'auteur lui-même : « Nous nous divisons sur des méthodes qui sont les fruits de nos raisonnements, non sur les buts : ils sont les mêmes. » (p. 144), c'est dire que c'est la fin qui compte le plus, et que les moyens utilisés pour l'atteindre ne seraient guère une raison pour notre division, puisque nous sommes tous concernés par cette fin. C'est à partir de cette dernière, qu'on pourrait distinguer la raison d'être de l'homme sur Terre. Selon l'écrivain, il existe des gens sans raison, sans fin et délivrés à de futiles passions et qui, leur existence ne représente aucune signification, et il cite l'exemple de l'Europe: « Il est deux cents millions d'hommes, en Europe, qui n'ont point de sens et voudraient naître » (p. 147), c'est pour mettre en exergue la primauté de la qualité sur la quantité, et par le conditionnel présent dans « voudraient », il exprime le souhait de certains Européens de vivre, alors que la vie a besoin de vrais hommes qui pensent humainement aux autres. Cette dernière pensée est négligée en quelque sorte, dans le cas des Polonais renvoyés de France. En décrivant leur voyage, l'auteur rend compte de leur aspect humaniste. C'est par une mère polonaise, toute endormie se laissant téter par son enfant, que cet humanisme est mis en valeur, et se transmet d'une génération mûre à une autre encore molle. Une autre image du dit humanisme, est le père enfermé dans ses habits de travail, révélant son sacrifice et son dévouement pour sa famille, comparé à « un tas de glaise » (p. 154) par l'auteur. Cette glaise qui supporte tous les mouvements de pétrissage, de polissage et de cuisson d'un potier, pour être transformé en ustensile ou à un chef-d'œuvre. Puis, Saint-Exupéry nous signale que cet homme fait de glaise, perd sa grâce alors que l'animal la préserve, en citant l'exemple du père et de la mère polonais, qui, un jour, se sont rencontrés en toute clarté d'esprit, sont devenus cette matière dépourvue de toute âme, et cela en s'interrogeant sur cette dégradation. Pourtant, ce n'était pas le cas de Guillaumet qui, dans son aventure, a conservé son esprit humain et cela malgré sa souffrance, et pour montrer cette netteté d'âme de celui-ci, l'auteur nous rapporte sa phrase : « Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait. » (p. 36), c'est pour exprimer sa persévérance et sa résistance qu'il s'est comparé à une bête, et en jurant, c'est pour insister sur la crédibilité de ses propos. Ainsi, l'auteur nous éclaire sur un angle de la vie de son ami, en qualifiant sa phrase de « la plus noble » et allant jusqu'à lui

attribuer le mérite d'accorder à l'homme son honneur ainsi que la place lui convenant dans sa société : « ...cette phrase qui situe l'homme, qui l'honore, qui rétablit les hiérarchies vraies... » (p. 36). Ces hiérarchies qui devraient valoriser l'homme selon des considérations spirituelles plutôt que matérielles . En employant le verbe « rétablir », l'auteur dévoile le faux fondement des hiérarchies sociales et la dévalorisation de l'aspect spirituel et humaniste de l'homme de l'époque. Et pour consolider son idée, Saint-Exupéry nous informe des moments où Guillaumet s'adresse à son cœur en l'incitant à résister et à tenir jusqu'au bout : « Allons un effort ! Tâche de battre encore... », et le glorifiant après avoir battu et surmonté cet affaiblissement de son porteur (Guillaumet), tout en essayant encore de persuader Saint-Exupéry de la véracité de sa satisfaction: « Si tu (l'auteur) savais, combien j'étais fier de ce cœur ! » (p. 37). Ce cœur auquel Guillaumet, avant ce péril, ne faisait pas attention à ses battements, dit à son égard : « Jamais en avion je ne me suis senti accroché d'aussi près à mon moteur, que je ne me suis senti, pendant ces quelques minutes-là, suspendu à mon cœur. » (p. 37). Une analogie révélant la valorisation de l'homme à travers celle de son cœur, qui dépasse l'importance portée au moteur de l'avion et à la machine en général. C'est ainsi que l'auteur nous transmet ces valeurs humaines à travers ses idées ou celles de ses camarades. Ajoutons qu'il considère que la « véritable qualité » de Guillaumet réside en son sentiment de responsabilité déjà évoquée, superficiellement, dans ce chapitre et nous allons essayer d'en détailler davantage. Ce sentiment était à l'égard du courrier, de ses camarades en tenant à contribuer à ce qui se construit dans la vie. Pour aboutir ainsi à être responsable du sort de l'humanité en ce qui relève de sa profession comme l'indique cette phrase : « Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail. » (p. 37). Puis il nous fait part que ce camarade appartient à cette catégorie d'« êtres larges » qui couvrent de leur ombrage de larges étendues de terrains. Pour ainsi s'expliquer, il nous énumère les figures de cette responsabilité : « C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. c'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. » (p. 37). On pourrait résumer ces trois figures de responsabilité, comme suit : se soucier d'autrui, avoir un esprit tolérant et participer aux activités humaines. Cette noblesse de Guillaumet ne diffère guère de celle du montagnard, selon l'auteur, et il ajoute que son camarade ressemble au poète qui « sais savourer l'annonce de l'aube », et le point commun entre ces deux hommes (le

montagnard et le poète) est leur valorisation de la nature et de ses aspects d'une part et leur interprétation sentimentale de ceux-ci, d'autre part. Et c'est ce qui amène l'auteur à nous affirmer que son ami a gardé son humanisme en face de cet « instrument savant » (l'avion) et qu'il n'a pas acquis cette sécheresse d'âme. Puis, il évoque ceux qui se sont séchés spirituellement devant les progrès techniques, et qui mêlent fin et moyen, ce qui n'est pas le cas de Guillaumet. Et, il nous fait part de l'influence de la machine sur la vie de l'homme et sa manière de pensée, et nous rappelle son histoire qui a débuté, il y a à peine cent ans, en face de l'histoire de l'homme qui est de deux cent mille ans. Afin de mieux s'expliquer, il cite des changements qui ont touché nos relations humaines, nos rapports professionnels et nos habitudes en général. En plus, il souligne que « Notre psychologie elle-même a été bousculée dans ses bases les plus intimes » (p. 41), et en employant « bousculée », il met en évidence l'impact négatif de la technologie sur les comportements humains. De ce fait, selon l'écrivain, l'homme use d'un langage du monde d'hier pour appréhender le monde d'aujourd'hui. Une sorte de nostalgie éprouvée vis-à-vis du langage passé de l'homme : « Et la vie du passé nous semble mieux répondre à notre nature... » (p. 40), c'est cette vie où l'homme est en contact direct avec son frère l'homme, où la communication est aisée, car cela fait partie de sa « nature », et tout changement le dénature. Cette dénaturation, rend l'homme un émigrant sur sa terre : « ...et nous sommes des émigrants qui n'ont pas fondé encore leur patrie » (p. 40), et cette image nous explique encore l'impact psychique de ces technologies sur la vie de l'homme, car c'est en quittant son pays qu'on devient émigré, et le fait de l'être, il serait difficile pour lui de fonder sa patrie.

En se dévêtant de ses valeurs humaines, l'homme devient une brute : « Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. » (p. 40), c'est pour se responsabiliser sur ces changements de valeurs qu'il s'exprime par le pronom « nous », et pour l'adjectif « tous » c'est pour exprimer l'envahissement de ces technologies sur la vie quotidienne de l'homme à cette époque. Ainsi, il cite « les barbares » pour montrer l'ignorance de l'homme et les qualifie de « jeunes » pour mettre en valeur son manque d'expérience. Et aboutir ensuite à comparer ces machines à des « jouets », c'est de par son aspect matériel des dites technologies qui ne tarde pas à tarir au fil des jours. En plus, ils sont « neufs » et « émerveillent », c'est-à-dire que cette fascination éprouvée à l'égard de ces machines finit par s'anéantir, une fois qu'elles s'usent. Saint-Exupéry, en s'impliquant dans ces transformations dans la vie

de l'homme, aborde les courses d'avions qui « n'ont point d'autre sens », en se référant à l'image des jeunes barbares avec leurs jouets neufs. Pourtant, pour « le colon qui fonde un empire », selon l'auteur, « le sens de la vie est de conquérir », et en dépit du mépris de la conquête par le soldat, celle-ci s'avère bénéfique pour le colon. Ainsi, l'auteur souligne que l'homme, en exaltant ses progrès, abuse dans son exploitation de son frère l'homme en instaurant des infrastructures (voies ferrées, usines, puits de pétroles) qui, de toute manière, servent l'homme. Il ajoute que pendant la durée de la dite conquête, notre morale était celle de « soldats ». Une morale indispensable, selon l'auteur, pour coloniser des régions de cette terre, qui deviennent habitable. L'auteur appelle ces régions « Notre maison » et le fait qu'elle soit habitée, elle se fera « plus humaine », pour renforcer son point de vue, il cite l'exemple de l'effacement de la machine derrière son rôle. Autrement dit, tous les efforts de l'homme pour la créer se dissimulent à travers son évolution, pour ainsi valoriser uniquement sa forme finale : « La perfection de l'invention confine ainsi à l'absence d'invention » (p. 41), c'est dire que sa valeur réelle s'atteint quand on oublie qu'elle est une création humaine, jusqu'à ce qu'elle devienne mondaine. Une affirmation qui peut nous servir de repère pour avancer, à notre tour que cette œuvre autobiographique, en sus de son reflet personnel de l'auteur et de tout ce qu'elle représente de références historiques, sociales, et culturelles, comporte des valeurs humanistes et manifeste des traits littéraires la distinguant de tout autre écrit sur soi.

Conclusion

Conclusion

En aboutissant à la fin de cette recherche, nous avons constaté que cette œuvre contient des messages qui ont mis l'homme au centre de toute réflexion, en le valorisant spirituellement tout en mettant en évidence la futilité de la pensée matérialiste. Après avoir analysé les points que nous avons évoqués dans l'introduction, nous avons touché cette influence de l'enfance de Saint-Exupéry sur son œuvre et cela à travers des souvenirs marquants de cette période de sa vie. Des souvenirs qui ont forgé la personnalité de l'auteur, de par leur impact sur ses convictions et les comportements qui en ont résulté.

Par la suite, on a touché des signes de l'engagement de l'auteur et leur influence sur son itinéraire professionnel (son entrée à Latécoère) et personnel (sa libération de l'esclave Bark). Ce dernier point nous a conduit à élucider le lien qui lie l'homme à son congénère, à la terre et à la création en général, que ce soit la sienne (l'homme), animale (mœurs des fennecs) ou matérielle (l'avion), en relevant des passages le justifiant. Un lien qu'on a affirmé dans ses différents aspects et à travers lequel on a déduit que l'homme manifeste, par sa conduite, un rapport le liant à la nature , en s'adaptant à la géographie et au climat du lieu où il vit. Et nous avons constaté que l'homme, crée des relations l'unissant avec son semblable, où règne le respect et la valorisation de l'âme entre l'un et l'autre. En revanche, et dans le même point, on a mis en évidence l'humiliation de l'homme de son congénère, et ce qu'elle a engendré comme sentiments de haine, d'hostilité et de mépris entre les hommes. Cela a été démontré par des expériences personnelles de l'auteur, telle celle vécue en Argentine où on a distingué la convivialité du paysan argentin de son invité (l'auteur). Et par opposition, on a remarqué dans son expérience au désert, l'hostilité des Maures à l'égard des Français, manifestée par des enlèvements ou des assassinats de ces derniers.

Pour ce qui relève des pensées de Saint-Exupéry, nous en avons relevé celles qui reflètent des traits de sa personnalité, d'une part (courage, persévérance,...) et d'autres montrant ses convictions personnelles vis-à-vis des questions concernant le sort de l'homme (son refus de la guerre et de l'esclavage) d'autre part. En évoquant ce sort de l'homme et en répondant à la question concernant sa passion pour le désert, nous avons pu remarquer que les différentes aventures de l'écrivain vécues au désert, vu son côtoiement des Bédouins, ont été un élément important dans le renforcement de cette passion. Nous avons clôturé notre analyse en répondant à la question sur le

caractère humaniste et littéraire de cette œuvre, et nous avons affirmé la présence d'un lien crucial entre l'humanisme comme notion et la littérature comme moyen pour transmettre les différentes valeurs de cette notion et cela s'est concrétisé par le biais de cette autobiographie. Cette dernière, n'a été qu'un support contenant des expériences d'un passé de Saint-Exupéry, témoignant des faits historiques (la Guerre d'Espagne), des mœurs de certaines communautés (les Maures), des conditions humaines difficiles (les Polonais refoulés de la France) et d'autres réalités qu'a connues l'humanité dans cette période de l'Histoire, qui marque le début de la Seconde Guerre mondiale, en sachant que cette œuvre a été publiée en 1939.

En parlant de l'atteinte des objectifs pour lesquels nous avons effectué cette recherche, nous pouvons dire que dans la mesure où cette autobiographie transmet des messages pour l'homme, elle nous a enseigné diverses valeurs humaines telles que le respect, le dévouement, la liberté, le sacrifice, la tendresse, et bien d'autres valeurs. Des valeurs découvertes dans des circonstances vécues par l'auteur lui-même et qui rendent compte d'une réalité d'un peuple (Polonais) ou d'une communauté (les Bédouins). Une réalité relatée littérairement et en la présentant au lecteur dans un style simple (vocabulaire adéquat), attirant (figures de style) et orné d'imagination (les songes de l'auteur). C'est ce qui distingue l'œuvre : le réel représenté dans un cadre fictionnel. Du coup, pour l'objectif qui émane de la littérature en tant que moyen de passage de messages, nous croyons que nous avons touché approximativement sa quasi-totalité. Concernant l'objectif qui relève de nos convictions personnelles, nous avons constaté que cette autobiographie a révélé des faits historiques caractérisés de tendus et elle nous a prouvé, en quelque sorte, que l'écriture de cette œuvre a été nourrie par ces événements ou à la rigueur par leur impact négatif sur la société de l'époque.

En répondant à notre hypothèse présentée dans l'introduction, nous pouvons touché ce lien inhérent entre l'expérience de l'écrivain, d'un côté en tant que : pilote de ligne dans les lignes africaines et latino-américaines et celle de reporter. Pour la première expérience, on a touché une période de l'histoire de l'Aéropostale avec l'entrée de l'auteur à Latécoère en 1926, ainsi que son échec avec Prévot dans le désert libyen en 1935 et d'autres événements qui marquent sa vie d'aviateur. Pour la deuxième expérience, on a été rappelé des événements de la Guerre d'Espagne en 1936, desquels il a été reporter. Ainsi, en relatant la scène vécue dans un train transportant des Polonais refoulés de la France, il nous a fait part de ce refoulement

collectif par voies ferroviaires entre 1931 et 1936. De l'autre côté, l'aspect littéraire que représente ces informations en leur attribuant des traits émanant de l'imagination de l'auteur. Nous croyons qu'en mettant en évidence ces deux traits de l'œuvre : historiques et littéraires, nous avons affirmé, d'une certaine manière, notre hypothèse.

Ce travail ne peut être conclut définitivement, car il est vrai que nous avons touché à des points cruciaux déterminant le lien entre cette œuvre et son caractère humaniste et son témoignage de l'Histoire humaine, cependant, nous ne pouvons le confirmer ou le généraliser pour les autres autobiographies. Ce qui nous amène à déduire qu'une autobiographie est une œuvre purement personnelle touchant de près la vie de son auteur, comme elle peut manifester un angle touchant une communauté en témoignant ainsi d'une période vécue par celle-ci dans une époque bien déterminée de l'Histoire. Pour ce qui est de son importance pour la vie de l'homme, nous pensons que cela varie selon la contribution de son auteur dans l'Histoire humaine ou aux tournants de celle-ci. Comme on peut référer cette importance à l'attrait de son aspect littéraire. Une littérature de soi qui révèle des réalités historiques et prouve le rôle témoin joué par ses auteurs, ce qui amènerait des chercheurs à étudier d'autres autobiographies dans l'avenir.

Bibliographie
et
sitographie

Bibliographie :

A. Saint-Exupéry, 2015. *Terre des hommes*. Algérie : Berri, 156 pages

A. Saint-Exupéry, 2012. *Vol de nuit*. Algérie : Laouadi, 120 pages

A. Saint-Exupéry, 2008. *Pilote de guerre*. Algérie : Talantikit 222 pages

Ph. Lejeune, 1975. *Le Pacte autobiographique*. France : Seuil, 360 pages

Larousse, 1978. *Petit dictionnaire français*. France : Librairie Larousse, 755 pages

Auzou, 2004. *Dictionnaire encyclopédique*. France : Philippe Auzou, 1808 pages

Sitographie :

<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/cab00035131/centenaire-de-saint-exupery-et-l-heritage-de-sa-liberte>

<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/audio/phd94035015/marie-de-saint-exupery-sur-les-noel-de-son-fils>

https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/s989020_001/le-petit-prince-des-generations-de-reflexion

« *La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes* »

Terre des hommes, Antoine de Saint-Exupéry, page 27.